

land



N°19 · 09.05.2025 · 72. Jahrgang

Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK

L'heure de la clarification

L'OGBL et le LCGB mobilisent pour leur grande manifestation du 28 juin. La CGFP ne semble pas disposée à s'y joindre

S. 3

Kassandraruf

Die Hauptstadt und die Regierung legen den Aktionsplan gegen Drogenkriminalität im Bahnhofsviertel vor. Ungewiss, ob die Anwohner/innen sich davon besänftigen lassen

S. 5

« Nous ne sommes pas sur le bon chemin »

La pulvérisation de pesticides contenant des polluants éternels PFAS est autorisée dans toutes les zones protégées, y compris autour des sources et du lac de la Haute-Sûre

S. 7

WIRTSCHAFT

Strom à la Rifkin

Die „Sharing Economy“ beim Strom wächst. In Beckerich wird ermittelt, wie sie sich mit Batterien und KI perfektionieren lässt

S. 13

FEUILLETON

De la nature de l'art

La Luga (Luxembourg Urban Garden) est inaugurée cette semaine. L'art doit y trouver sa place

S. 16

Foto: Sven Becker



6,50 €

80 Jahre danach

IIII Peter Feist

Heute vor 80 Jahren, am 8. Mai 1945, kapitulierte Nazideutschland gegenüber den Alliierten und der Zweite Weltkrieg endete. In den Jahren danach teilten die USA und die Sowjetunion Europa in Einflussphären auf. Die Vereinigten Staaten hatten auch den osteuropäischen Ländern Hilfen aus dem Marshall-Plan angekündigt. Vorausgesetzt ihr Bekenntnis zu einer Marktwirtschaft nach amerikanischen Prinzipien und zu der 1941 von Roosevelt und Churchill ausgearbeiteten Atlantik-Charta über eine Nachkriegsordnung. Weil das ihre regionalen Nachbarn in feindselige Staaten verwandelt hätte, leistete die Sowjetunion militärischen Beistand zur mehr oder weniger revolutionären Transition dieser Länder in politische und wirtschaftliche Ordnungen nach Sowjetvorbild. Und der Kalte Krieg begann.

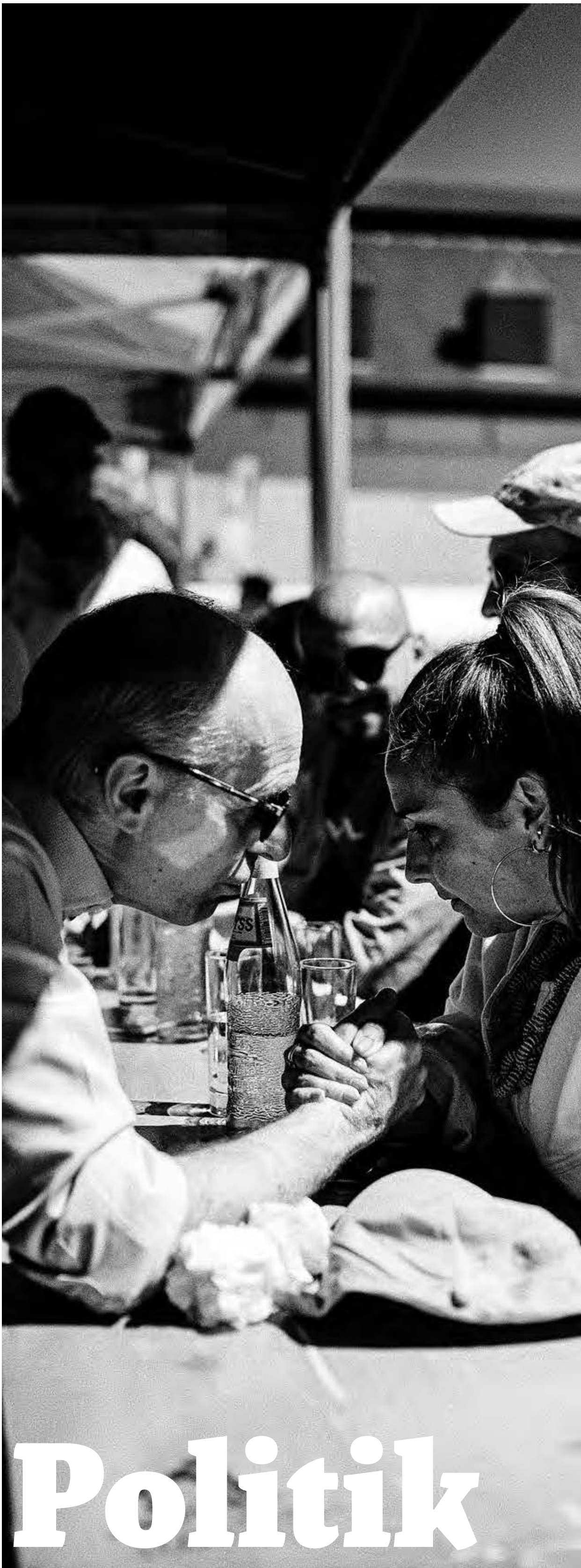
80 Jahre nach Ende des Zweiten Weltkriegs und ein knappes Vierteljahrhundert nach dem Zusammenbruch des Eurokommunismus ist vom amerikanischen Imperium aus freier Marktwirtschaft, liberaler Demokratie und Rechtsstaat seit Amtsantritt der zweiten Trump-Regierung die Europäische Union als wichtigster Vektor übriggeblieben. Mit ihrem Binnenmarkt, einer mehr technokratischen als demokratischen Führung und mit Werten, die bei Bedarf auch gebogen werden können. Weil niemand sagen kann, worin die *finalité* der EU besteht, die bloße Frage seit dem Scheitern des EU-Verfassungsvertragsentwurfs 2005 umgangen wird, und wegen des ewigen Widerspruchs zwischen nationalen und Unions-Politiken nehmen in den Mitgliedstaaten die Unzufriedenheiten zu. Dann erhält in Rumänien ein Rechtsradikaler die meisten Stimmen in der ersten Runde der Präsidentschaftswahl. Dann kann im Deutschen Bundestag, wenn der Kanzlerkandidat die erforderliche Mehrheit verfehlt, mit der AfD davon eine Partei am meisten profitieren, die der deutsche Inlandsgeheimdienst in Gänze als „gesichert rechtsextrem“ einstuft. Und das sind nur die Neuigkeiten von dieser Woche.

Weil Europa, die EU ganz offensichtlich nicht imstande ist, in einer Weltordnung der Großmächte mit einer Stimme zu sprechen und Stärke zu zeigen, lautet die bange Frage 80 Jahre nach Ende des Zweiten Weltkriegs: Was wird, wenn Amerika die Ukraine fallen lässt? Trotz des vorige Woche unterschriebenen Mineralien-Abkommens ist nicht klar, wie lange die USA ihr noch Waffen liefern, wie lange sie sich noch für einen Waffenstillstand einsetzen werden.

Vermutlich könnte die Ukraine sich dennoch weiter verteidigen, gegen ein Russland, das kein Interesse an der Einstellung seiner Aggression haben muss. Langfristig ist Russland im Vorteil, und Donald Trumps Hang zur Neuaufteilung der Welt ist dem von Wladimir Putin nicht fremd. Gäben die USA die Ukraine auf, gäben sie damit vor allem zu verstehen, sich aus der Ordnung in Europa zurückzuziehen, die sie selber nach dem Zweiten Weltkrieg aufgebaut hatten.

Dass dann ein russischer Überfall auf EU-Europa drohen könnte, ist zumindest fraglich. Wahrscheinlicher wären Detabilisierungsversuche. Tests der Verteidigungsbereitschaft von EU und Nato. Annäherungen Russlands an ihm wohlgesonnene EU-Staaten. Annäherungen an Russland durch Staaten, die um ihre Sicherheit fürchten, falls die USA sich aus Europa verabschieden. Oder andererseits Separatabmachungen bestimmter Länder mit den USA. Polen hat schon um die Stationierung von US-Atomwaffen auf seinem Territorium ersucht, statt in Westeuropa. Vielleicht wäre Donald Trump dazu geneigt, allein um die EU zu spalten, für die er nur Verachtung übrig hat.

Das große Problem dabei: Eine schnelle Lösung ist nicht in Sicht. Aufrüstung allein wird es nicht bringen; ehe sie umgesetzt ist, vergehen Jahre. Ob es etwas zu verhandeln geben kann, ist ebenfalls unklar. Bei den amerikanisch-russischen Gesprächen über eine Beendigung des Kriegs in der Ukraine sitzt die EU nicht mit am Tisch, obwohl der Ausgang dieser Verhandlungen nicht zuletzt sie betrifft. 80 Jahre nach Ende des Zweiten Weltkriegs ist die Lage in Europa so fragil wie nie. ●



Politik

L'heure de la clarification

IIII Bernard Thomas

L'OGBL et le LCGB mobilisent pour leur grande manifestation du 28 juin. La CGFP ne semble pas disposée à s'y joindre. Les récentes déclarations de Patrick Dury sur « l'apartheid social » n'auront pas aidé



David Wagner,
Carole Thoma et Marc
Baum (Déi Lénk)

À moins d'une semaine de son discours sur l'état de la nation, Luc Frieden cherche à calmer l'ire syndicale. Ce jeudi, le Premier ministre doit rencontrer Nora Back et Patrick Dury pour un nouvel échange informel, un conciliabule en *off* et en cercle restreint. Luc Frieden espère pouvoir annoncer un début de décrispation à la tribune de la Chambre, mardi prochain. Cela fait plus de sept mois qu'il traîne les dossiers des conventions collectives et du travail dominical comme un boulet. Il devra tôt ou tard trancher entre son ministre maladroit, Georges Mischo, et le dernier héros de « l'aile sociale », Marc Spautz. Le chef de fraction CSV se plaît dans son nouveau rôle de vieux rebelle, savourant sa notoriété. Il le répète dans tous les médias et à tous les congrès, comme récemment chez l'OGBL : Sur certaines questions, comme le travail dominical, il refusera de « mettre de l'eau dans son vin ». Une manière de prévenir le gouvernement qu'il ne votera pas le projet de loi en l'état. Frieden se trouve devant un choix cornélien. S'il change le texte dans sa substance, il désavouera son ministre et décevra ses amis de l'UEL. S'il en force le passage, il poussera Spautz à la démission comme chef de fraction. Ce qui laisserait une indélébile impression de froideur sociale.

Le grand chapiteau du LCGB est devenu l'endroit m'as-tu-vu de la notabilité libérale qui vient y alimenter ses fils Instagram et Facebook. La nouvelle présidente du DP, Carole Hartmann, évoque ainsi les deux « rendez-vous traditionnels » du 1^{er} mai : Le « Proufdag » de Vinsmoselle et la fête du LCGB organisée, comme tous les ans, à Remich, « près de la piscine » (comme l'indique l'invitation officielle). Les événements se déroulant à moins de dix minutes de voiture, de nombreux politiciens combinent les deux. Jeudi dernier, Xavier Bettel a fait le saut chez le LCGB, tout comme Lex Delles, Eric Thill, Stéphanie Obertin et Yuriko Backes. Corinne Cahen était également de la partie, « tradition oblige », comme elle le note sur Instagram. (La députée vient de signer une convention collective avec le LCGB pour ses magasins de chaussures.)

Luc Frieden était placé en tête d'une des longues tablées, aux côtés Georges Mischo, Martine Deprez ainsi que de Jean et Marc Spautz. Les pontes du CSV se trouvaient donc à quelques mètres de la scène où Patrick Dury prononçait

[...]

Luc Frieden et
Nora Back à la
fête du 1^{er} mai
de l'OGBL

[Suite de la page 3]

avec tant de verve et de véhémence son discours, qu’il a fini baigné de sueur, concluant sur un *high-five* avec son secrétaire général. Pour résumer l’allocution, la journaliste du *Quotidien* évoque « une suite d’uppercuts assénés à la chaîne ». Pendant que Dury se faisait fêter sur scène, les deux bras levés comme un boxeur, Luc Frieden prenait une gorgée d’eau. Le discours lui aura laissé un goût très amer. Selon *RTL*, le Premier ministre se serait même dit « blessé ». Le lendemain sur *Radio 100,7*, Dury a tenté de relativiser : « Dat gött einfach vum President [vum LCGB] deen Dag erwaart ». Ces dernières années, le LCGB était considéré comme partenaire « raisonnable », tandis que l’OGBL se voyait stigmatisé comme outsider radical. En mars 2022, Dury avait signé les accords tripartites que Back avait refusés. (Cette année-là, le ministre du Travail socialiste, Georges Engel, s’était rendu à la fête de l’OGBL accompagné de son garde du corps.) Les rôles se sont inversés. Si Frieden caressait encore l’espoir de s’unir avec le LCGB contre l’OGBL, cette stratégie a définitivement volé en éclats jeudi dernier.

À relire le discours de Dury, on est frappé par les nombreuses attaques *ad personam*, visant Luc Frieden et Martine Deprez. Le Premier ministre et « ses collègues de l’UEL » ne pourraient comprendre « comment se sentent les gens qui n’appartiennent pas aux *happy few* dans les étages de la direction et dans les ministères », croit savoir Dury. Sous le couvert de la modernisation, le gouvernement voudrait « tout casser », et ceci « par décret à la Trump ». Le président du LCGB a fustigé « une alliance entre gouvernement et patronat » telle que le pays ne l’aurait encore jamais vue : « Eng Allianz vum Häuptling vun der UEL a sengem Scharfmacher vun der Fédération des artisans, mat engem Premierminister an Ex-President vun der Chambre de commerce ».

Après cette expérience désagréable à Remich, Luc Frieden semblait presque soulagé de se retrouver au Neimënster chez l’OGBL, à manger une saucisse avec Nora Back. Une *photo-op* sans discussion de fond, pour l’autoproclamé CEO et ses ministres Deprez et Mischo. Ils n’avaient pas entendu le discours de la présidente de l’OGBL qui venait d’affubler leur politique d’adjectifs comme « onverständlech », « inakzeptabel », « grujeleg » et « eekleg ». (Mais dont la tonalité globale était moins acerbé qu’à Remich.) Le parvis du Neimënster était très clairsemé lorsque Back y a lu son speech. Le *Tageblatt* avance une estimation d’« environ 250 membres et sympathisants de l’OGBL ». La *Zeitung vum Lëtzebuenger Vollek* titre : « Es kamen viele, aber es hätten mehr sein können ». C’est de mauvais augure pour la grande « manifestation nationale » du 28 juin, par laquelle les syndicats veulent inverser le rapport de forces. Plutôt qu’un rendez-vous, ce rassemblement était initialement présenté comme un avertissement. Son annonce, plus de six mois en avance, devait créer, à elle seule, un effet dissuasif. « Ce n’est pas notre voie privilégiée », dit Nora Back au *Land*. « Mais au jour d’aujourd’hui, elle me paraît inévitable. »

Dans son discours de 1^{er} mai, la présidente de l’OGBL a promis que, ce jour-là, les syndicats « démontreront [leur] résistance », ajoutant qu’on serait prêt à aller « bis zum äussersten ». Vingt kilomètres plus loin, à Remich, Patrick Dury était plus explicite : « Wann et dann néideg ass, bis zu engem Generalstreik ! » Une surenchère syndicale que peu de politiciens auront pris au sérieux. « Vous pouvez compter sur nous, camarades ! », avait lancé Sophie Binet, fin avril, au congrès de l’OGBL. « Je vous apporte tout le soutien de la CGT pour votre grande journée de grève et manifestation du 28 juin ». La secrétaire générale de la CGT avait été mal briefée sur les coutumes locales. La dernière grève générale au Luxembourg remonte à plus de quarante ans, et elle n’est pas à l’ordre du jour aujourd’hui.

La mobilisation pour la manifestation vient d’être lancée dans les entreprises auprès des délégations du personnel, assure Back, qui évoque un gros effort de la part des permanents syndicaux. L’OGBL et le LCGB ont mis en ligne des formulaires d’inscription sur lesquels les membres sont priés de confirmer leur participation. En parallèle, Back a « tendu la main à l’ensemble de la société civile » lors du 1^{er} mai, en évoquant longuement l’avant-projet de loi, relativement répressif, sur le droit de manifester, que les services de Léon Gloden viennent de pondre. Or, une telle convergence avec les ONG, dominées par quelques permanents, ne suffira pas à remplir les rues, un samedi à 11 heures.

Chez l’OGBL et le LCGB, on pressent que le succès du 28 juin est tout sauf garanti. Déjà parce que les sujets ne sont, en eux-mêmes, pas très mobilisateurs. La remise en cause du monopole des syndicats sur les négociations collectives reste un thème abstrait pour le gros des salariés. Dans les

Le rapprochement entre l’OGBL et le LCGB a été quasi-instantané. « Nous pouvons remercier Monsieur Frieden », lâche Nora Back

centrales syndicales, la question est perçue comme une menace existentielle. Nora Back promet qu’elle ne bougera « pas d’un millimètre » sur ce dossier qui touche à « notre *core business* ». Marc Spautz ne disait pas autre chose au congrès de l’OGBL : « Do geet et em d’Iwwerliewe vun de Gewerkschaften ! Do geet et em d’Iwwerliewe vum Sozialmodell ! » La majorité parlementaire a fait un volte-face dès janvier, votant une motion qui invite le gouvernement à « continuer à reconnaître le rôle exclusif des syndicats ». Or, Back et Dury pointent un autre danger, celui que les conventions collectives soient vidées de leur substance, ou simplement contournées. Fin avril, dans une interview accordée au *Tageblatt*, Mischo continuait à avancer la piste d’accords d’entreprise que le patron pourrait signer directement avec des délégués du personnel non-syndiqués.

Le travail dominical et les heures d’ouverture ont éventuellement plus de potentiel de mobilisation. Or, les employés du commerce sont faiblement syndiqués et difficiles à mobiliser. Reste le dossier des retraites, politiquement explosif. Or, Luc Frieden se gardera de dévoiler ses intentions lors de l’état de la nation. À quelques semaines de leur grande mobilisation, le gouvernement ne fera pas un tel cadeau aux syndicats. Martine Deprez devrait abattre ses cartes avant les vacances d’été, dans l’espoir qu’une éventuelle indignation s’enfonce dans le *Summerlach*.

Nora Back préfère ne pas se prononcer sur le nombre de participants auquel elle s’attend pour le 28 juin. Le secrétaire général du LCGB, Francis Lomel a, lui, commis l’imprudence d’avancer le chiffre de 10 000 à 15 000 manifestants. Une prévision qui paraît très optimiste. Les syndicats n’ont pas mobilisé une telle foule depuis la manifestation de 2009, qui avait réuni 15 000 personnes selon la police et 20 000 selon les organisateurs. Parmi ces derniers se trouvait alors la CGFP. Or, la puissante confédération de la fonction publique n’a pas encore décidé si elle se joindra à la manifestation dans un mois et demi. Son comité exécutif était supposé trancher la question ce lundi, « mais la décision définitive n’a pas encore été prise », dit Romain Wolff. Et d’ajouter : « Dat kann nach e bëssen daueren ». On sent la CGFP très peu enthousiaste à l’idée de défiler aux côtés du secteur privé, alors qu’ils viennent d’obtenir un généreux accord salarial. Wolff ne cache pas que les sorties de Patrick Dury lors du 1^{er} mai ne vont pas faciliter les choses.

« Sozial Apartheid ass definitiv eng Realitéit ginn an dësem Land ! », a lancé le président du LCGB lors de la « journée festive » de son syndicat. Le gouvernement détruirait « intentionnellement » la cohésion sociale, s’indignait Dury. D’un côté, il signerait un accord salarial « substantiel » avec les fonctionnaires, et ceci pour des raisons purement électorales, de l’autre, il tenterait de « balayer » les syndicats

du privé. La conclusion de Dury : Il faudrait élargir le droit de vote à tous les habitants, « alors notre Chambre des députés sera peut-être de nouveau élu par plus de personnes que la Chambre des salariés ».

Invité le lendemain à la matinale de *Radio 100,7*, Dury a persisté et signé : Le gouvernement serait « chaleureux » envers les électeurs de la fonction publique et « froid » envers les salariés du privé. Comme on pouvait s’y attendre, Wolff n’a guère apprécié ces sorties, même s’il reste diplomatique. Face au *Land*, il évoque « eng onglécklech Wuertwal », au sujet de laquelle il se serait d’ailleurs brièvement entretenu « avec Patrick ». Dury assure n’avoir visé ni la fonction publique, ni la CGFP, ni l’accord salarial : « Je ne veux pas provoquer une *Neiddebatt* ». Prise entre deux feux, Nora Back excuse son collègue : « Il ne voulait certainement pas se mettre à dos la CGFP ». Cela fait en effet dix ans que Dury tente de profiler le LCGB comme le syndicat de « ceux du privé ». Il le fait par réflexe, par dépit et par opposition à l’OGBL. (Celui-ci a non seulement avalé le syndicat cheminot Landesverband, mais a également réussi à se doter d’une nouvelle assise dans les secteurs paraétatiques de la santé et de l’action sociale, où il a rassemblé 78,2 pour cent aux dernières élections sociales.)

La lune de miel entre OGBL et LCGB risquera de se faire aux dépens de la CGFP. Romain Wolff ne cache pas sa nervosité, ce lundi dans *Le Quotidien* : « J’espère que les deux autres syndicats ne vont pas formuler de revendications [sur la réforme des retraites] qui seraient tournées contre la fonction publique. Dans ce cas, il serait très compliqué de former un front commun. » Face au *Land*, il tente de désamorcer les tensions. La position commune sur les retraites, « déi steet nach ëmmer ! » Mais, avertit-il, le moment serait « crucial », et les syndicats devraient « se serrer les coudes ».

De manière très solennelle, les présidents de l’OGBL et du LCGB se sont réciproquement souhaités un bon premier mai, l’un depuis Remich, l’autre depuis le Grund : « Mir sinn a Gedanken ganz no beineen », déclarait Back. Les deux ont conclu leur discours par la même exclamation : « Vive notre front syndical OBGL/LCGB ! ». Ce 1^{er} mai, les tracts, affiches et banderoles en rouge et vert du front syndical étaient omniprésents. Le rapprochement entre l’OGBL et le LCGB a été fulgurant. « Nous pouvons remercier Monsieur Frieden », lâche Nora Back face au *Land*.

Même l’idée d’« Eenheitsgewerkschaft » ne semble plus tabou chez le LCGB. En 1978, le président du syndicat chrétien, Jean Spautz (père de Marc), s’était retiré des négociations secrètes auxquelles John Castegnaro et Jos Kratochwil l’avaient convié en vue de former l’OGBL. (Pour faire discret, les leaders syndicaux avaient choisi un restaurant à Audun-le-Tiche.) Depuis, le terme de « syndicat unitaire » provoquait l’anathème chez le LCGB. Plus maintenant. Interrogé en février par le *Tageblatt* sur la question, Dury a répondu que la « collaboration ad hoc » pourrait toujours être « structurée différemment » : « Ich kann nur sagen : Lasst euch überraschen... »

Nora Back explique que les directions des deux syndicats se réunissent régulièrement. On se serait donné « une méthode de travail » pour structurer dans la durée une collaboration qu’elle qualifie de « très agréable ». Même si, au niveau des entreprises, les délégués ne comprendraient pas toujours qu’il faudrait désormais travailler avec des personnes qui, hier encore, étaient considérées comme des « ennemis jurés ». Le rapprochement entre l’OGBL et le LCGB doit beaucoup à ses deux dirigeants. Patrick Dury évoque « une grande relation de confiance et une certaine amitié » qui le lieraient à Nora Back. Celle-ci avoue que les incessantes querelles de part et d’autre l’auraient toujours agacée. Elle aurait regretté que tant d’énergie et tant d’argent aient été dépensés pour se démarquer à coups de gadgets et de drapeaux.

Pour ceux qui connaissent les inimités passées, le rapprochement actuel apparaît d’autant plus spectaculaire. Les deux prédécesseurs de Nora Back n’avaient nullement caché leurs visées hostiles et hégémoniques face au LCGB. Aux élections sociales, leur but affiché était d’écraser le concurrent chrétien, en le faisant passer en-dessous de la barre des vingt pour cent. (Ce qui lui aurait fait perdre sa représentativité nationale, l’excluant des organes tripartites et des négociations collectives.) C’est à peine si Jean-Claude Reding et André Roeltgen reconnaissaient le droit à l’existence au LCGB qu’ils réduisaient généralement à une expression de la « Gewerkschaftsspaltung ». En parallèle, ils ont cultivé une alliance avec la CGFP de Romain Wolff, qui leur a permis de compenser l’érosion du poids électoral de l’OGBL, majoritairement composé de frontaliers et de résidents non-luxembourgeois. La coalition entre l’OGBL et le LCGB risque d’exposer un nouveau flanc. ●

Kassandraruf

IIII Sarah Pepin

Die Hauptstadt und die Regierung legen den Aktionsplan gegen Drogenkriminalität im Bahnhofsviertel vor. Ungewiss, ob sich die Anwohner/innen davon besänftigen lassen

Insgesamt zwölf Forderungen zählt ein Schreiben der *WhatsApp*-Gruppe SOS Gare. Es ist eine Art Synthese der Beschwerden der Anwohner/innen, derart konkret und auf den Punkt gebracht hat man sie bisher nicht gelesen. Sechs Forderungen an die Hauptstadt und ihre liberale Bürgermeisterin Lydie Polfer: mehr Polizeipräsenz, Sicherung des öffentlichen Raumes, Verbesserung der städtischen Infrastruktur, ehrliche Kommunikation, Dezentralisierung der sozialen Strukturen und Unterstützung der Geschäftsleute. Von der Regierung werden unter anderem mehr Fußpatrouillen der Polizei, Gesetzesreformen, eine Verbesserung der Sozialarbeit und die nationale Dezentralisierung der sozialen Strukturen gefordert. *Land*-Informationen nach ist dieses Schreiben bisher nicht an die verantwortlichen Politiker verschickt worden. Es gehe den Initiatoren darum, Ideen zu sammeln und sie weiterzugeben, erklärt ein Mitglied der Gruppe. Zum Schluss ein Kassandraruf: Die Menschen würden sich bald selbst wehren und rechtsextreme Parteien immer mehr Zuspruch bekommen, wenn sich die Situation nicht bessere.

Vor allem die fünfte Forderung an die Gemeinde lässt aufhorchen. Die Einwohner/innen wenden sich explizit gegen die Stämm von der Strooss, die sie als mitverantwortlich für die Situation in der Rue de Fonderie sehen, wo die ASBL seit 2015 ihren Sitz hat und um die sich ein Drogen-Hotspot entwickelt hat. Die Stämm habe die Straßen in eine rechtsfreie Zone verwandelt, die dortige Betreuung der Menschen sei unzureichend, die Verwaltung sei lax und das Modell, das bedingungslos funktioniert, das also alle willkommen heißt, ohne nach Aufenthaltspapieren zu fragen, müsse überdacht werden. Am liebsten wäre es den Nachbarn der Stämm, sie verschwinde völlig aus der Nachbarschaft, heißt es im Schreiben.

Seit zehn Jahren kommen jeden Tag mehrere Hunderte Menschen in sozialer Not in die Stämm Mittag essen, duschen sich und waschen ihre Kleidung. Seit der Corona-Pandemie werden es jedes Jahr mehr. Unter ihnen sind auch Drogenkranke, die wiederum Händler anziehen. „Die Situation hat sich enorm zugespitzt. Wir sitzen auf einer Zeitbombe“, erklärt Alexandra Oxacelay, Direktorin der Stämm. Sie versteht die Anwohner, die den Lärm und die Gewalt, die in der Szene ausbricht, nicht aushalten können. Dass die Misere an der Stämm liege, weist Alexandra Oxacelay zurück, die Wurzel des Problems liege woanders. Der ASBL obliege nicht die Rolle einer medizinischen und sozialen engmaschigen Betreuung der Klienten, dafür fehle es schlichtweg an Personal und sie sei nicht dafür gegründet worden. „Ich befürworte die Idee einer Dezentralisierung. Wir brauchen einen Ort, an dem wir ein neues Gebäude bauen können – aber wir müssen auch dort sein, wo die Abhängigen sich aufhalten. Denn wenn wir weg sind, wo sollen sie dann hin?“

Die Kantine sei überlaufen und die Struktur müsse sich mehr Mittel geben, monieren derweilen Leute, die den Sektor kennen. Festhalten lässt sich, dass die Situation sich verschlimmert hat, weil verpasst wurde, dem Umschwung von Heroin auf Kokain

in der Szene auf nachhaltige Art entgegenzuwirken. Mittlerweile nutzen viele Suchtkranke Crack. Die Droge braucht häufigeren Nachschub, die Abhängigen sind nervös und schlafen wenig, dadurch verbringen die Suchtkranken mehr Zeit auf der Straße. Den extremen Zerstörungseffekt der Droge sieht man an den großen Ballungspunkten in Europa, wie etwa am Bahnhof in Frankfurt am Main. Die Aggressivität nimmt auf Crack ebenfalls zu.

„Im Bahnhofsviertel kann man nicht wohnen wie auf dem Land“, sagt Alexandra Oxacelay. Es gebe Menschen, die würden die Uhr 30 Jahre zurückdrehen wollen, ein Ding der Un-

tigen Donnerstagmorgen treffen sich Lydie Polfer und die zuständigen Minister/innen (Justiz, Gesundheit, Inneres, Familie) mit den Anwohnern des Garer Quartiers, um ihren Aktionsplan gegen die Drogenkriminalität vorzustellen. Dabei wurde die Diskussion mit einer Stunde zeitlich begrenzt und auf einen Wochentag gelegt, die Leine somit kurzgehalten, damit die erbosten Bewohner/innen nicht Überhand nehmen können. Bereits um halb elf werden Innenminister Léon Gloden, Gesundheitsministerin Martine Deprez, Justizministerin Elisabeth Margue und Familienminister Max Hahn den *plan d'action* mit den Abgeordneten besprechen.



Im Garer Quartier

möglichkeit. In jeder größeren Stadt gebe es diese Probleme, in Luxemburg seien sie nur länger versteckt gewesen und in den letzten Jahren rapide sichtbar geworden.

In den letzten Wochen hatten sich Anwohner erneut an die Medien gewandt – jede Nacht würden Menschen in ihren Hauseingängen schlafen, im gesamten Bahnhofsviertel, auch an der Place de Paris. Am heu-

Der Aktionsplan, scheinbar ein Lieblingswort der CSV-DP-Regierung, soll der Komplexität der Situation gerecht werden. Dass nach knapp drei Monaten Arbeiten die Welt neu erfunden wird, ist unwahrscheinlich. Vor allem ist den politischen Verantwortlichen daran gelegen, die Aufruhr der alteingesessenen Luxemburger, ihrem Wahlvolk, zu besänftigen. Immerhin hatten Mitglieder von SOS Gare bereits mehrmals die Idee einer Bür-

germiliz eingeworfen. Zu erwarten ist möglicherweise eine Ausweitung der Kameraüberwachung in Richtung Hollerich und Gesetzesreformen, die schnelleres Handeln bei Drogendelikten ermöglichen. Ob die Bürgermeisterin und die Minister in so kurzer Zeit die nötige Aufstockung der sozialen Strukturen vornehmen und etwa einen weiteren Konsumraum finden konnten, scheint unwahrscheinlich. Im Gespräch mit dem *Land* sagt Lydie Polfer, es handle sich um konkrete Maßnahmen, „doch die Sache habe sich damit nicht erledigt“. Vergangene Woche hatte sie im *100,7* bereits Erwartungsmanagement betrieben. Mit allzu viel könne man nicht sofort rechnen, sagte sie. „Auch wenn der Aktionsplan vorliegt, wird die Drogenkriminalität nicht von einem Tag auf den anderen verschwinden.“ Da das Parlament beteiligt wird, nehme das mehr Zeit in Anspruch. Es sei intensiv gearbeitet worden, und das sei auch „mehr als nötig“.

Städte wie Zürich haben ihre Drogenproblematik in den Griff bekommen, indem sie an der Obdachlosigkeit gearbeitet haben

Für die Hauptstadt bleibt das Viertel sein *enfant terrible*. Ein Dauerproblem, das die Art und Weise, wie Luxemburg sich als Stadt nach außen verkaufen will, kontinuierlich untergräbt. In der Rue du Commerce hat man über die Jahre mehrere Strategien ausprobiert: neben klassischer Musik mit Verdrängungseffekt auch mehr Sozialarbeit wie etwa die *À vos côtés* Streetworker und Sicherheitsfirmen sowie eine Lokalpolizei. Die Bewohner/innen erklären immer noch, es nütze nichts.

Andere Städte wie Zürich haben ihre Drogenproblematik in den Griff bekommen, indem sie an der Obdachlosigkeit gearbeitet haben. Mittlerweile gibt es in Luxemburg-Stadt noch immer lediglich 46 Wohnungen im Rahmen des Housing-First-Programms, Höllef um Terrain bietet 52 Betten an. Einst war das soziale Gewissen in der Caritas beheimatet, die mit ihrem politischen Plädoyer Gehör bei der Regierung fand – ersetzt wurde diese Rolle durch den Dienstleistungsträger Hut nicht. Dabei müsste die schwarz-blaue Regierung diese Übernachtungs- und Wohnkapazitäten mindestens verdrei- oder vervierfachen, um der sozialen Krise entgegenzuwirken. Die neue CSV und ihr Premier Luc Frieden hatten doch den Kampf gegen die Armut zur Priorität erklärt – ein weiterer „Aktionsplan“ soll bis Ende des Jahres vorliegen. ●

« Nous ne sommes pas sur le bon chemin »

IIII Erwan Nonet

Une étude du réseau PAN Europe a démontré la présence de TFA, un polluant éternel, dans le vin. Elle met surtout en lumière l'utilisation généralisée de pesticides contenant des PFAS dans toute l'agriculture, y compris autour des sources et du lac de la Haute-Sûre

Armoire classique d'une exploitation agricole



« Nous avons l'impression d'avoir été mis en avant de manière injuste... On n'a parlé que de nous, alors que le problème est beaucoup plus global ». Le président des vignerons indépendants, Guy Krier (domaine Krier-Welbes, à Ellange-Gare) qui travaille en bio et n'utilise donc pas les pesticides incriminés, a un peu la sensation d'avoir reçu une balle perdue. Le 24 avril dernier, la publication de l'étude « Message from the bottle », menée par le réseau Pesticide Action Network Europe dont le Mouvement écologique est partenaire dans le pays, a effectivement mis en avant la présence de TFA dans la totalité d'un cortège de 49 bouteilles de vin en Europe, dont trois étaient luxembourgeoises. L'acide trifluoroacétique (TFA) est un résidu (métabolite) des PFAS, qui font partie des polluants éternels.

Si leur usage est désormais largement documenté dans l'industrie, par exemple dans les revêtements antiadhésifs des poêles, les vêtements en Gore-Tex ou antifeu, il s'avère que les PFAS entrent également dans la composition de nombreux produits phytosanitaires utilisés dans l'agriculture (herbicides, fongicides...). Actuellement, l'Union européenne en autorise plus d'une trentaine, dont la majorité est élaborée par Bayer.

La présence de ces PFAS dans des formules de pesticides s'explique par leur capacité à augmenter la stabilité des produits phytosanitaires, et donc leur efficacité. Ils améliorent l'adhérence sur les feuilles (notamment en cas de pluie) et réduisent la dispersion lors des traitements. Ces caractéristiques, qui permettent en théorie de moins traiter, sont systématiquement mises en avant par les fabricants au cours de leurs intenses campagnes de lobbying.

Des PFAS sont également utilisés dans l'enrobage de certaines semences, par exemple de maïs. Ces enveloppes font office de répulsif pour les oiseaux et les insectes et peuvent aussi renforcer la résistance des graines lors des épisodes de sécheresse.

Bien que l'étude des conséquences de l'exposition à des PFAS sur la santé n'en soit qu'à ses débuts, il est d'ores et déjà démontré que ce sont des perturbateurs endocriniens, qu'ils sont dangereux pour le système reproductif, le développement du fœtus et le foie.

Pas de contrôle sur les produits agricoles

Pourtant, le ministère de l'Agriculture reconnaît que si « des campagnes de contrôle de TFA dans l'eau embouteillée sont actuellement en cours, pour les produits agricoles, ce métabolite n'est pour le moment pas inclus dans les analyses de routine des labos ».

Du fait de leur nature particulièrement résistante, de leur toxicité, de leur faculté à s'accumuler et de leur présence généralisée dans la nature (corps humain compris), les PFAS représentent un très sérieux problème de santé environnementale, comme l'attestent de plus en plus de publications scientifiques. « TFA meets the criteria of a planetary boundary threat for novel entities because of increasing planetary-scale exposure, where potential irreversible disruptive impacts on vital earth system processes could occur », indique par exemple l'article « The global threat from the irreversible accumulation of trifluoroacetic acid (TFA) », écrit par Arp et al. dans la revue *Environmental Science & Technology* en 2024, une publication à comité de lecture.

Mais le vin est loin d'être le seul produit concerné. Le député chrétien-social Jeff Boonen, un des deux seuls agriculteurs de la Chambre avec Luc Emering (DP), le confirme. Il dirige une exploitation laitière de 80 vaches et une centaine d'hectares, située dans l'ouest du pays à Elvange, près de Beckerich. « Je réalise une agriculture

conventionnelle, je traite mes champs de céréales deux à trois fois par an d'abord avec un herbicide, puis un fongicide et enfin un régulateur de croissance si c'est nécessaire », indique-t-il. Certains des produits utilisés, notamment l'herbicide, contiennent des PFAS.

Il assure que son métier est devenu très complexe : « En tant qu'agriculteurs, nous avons de plus en plus besoin de conseil et d'accompagnement. On ne peut pas nous demander de tout connaître et de comprendre le principe de fonctionnement de chaque produit. Même pour moi, qui suis ingénieur-agronome (ndlr : diplômé de l'université de Gembloux), c'est compliqué. Quand un agriculteur pulvérise et qu'il voit que cela donne de bons résultats, il ne va pas se poser davantage de questions. C'est comme avec les médicaments : s'ils vous guérissent, vous n'allez pas chercher plus loin pour savoir comment. »

Jeff Boonen reconnaît que le sujet « ne fait pas encore beaucoup de bruit dans la profession », mais il est conscient du problème et se félicite de l'interdiction du flufenacet, un herbicide classé en tant que perturbateur endocrinien en septembre dernier et que l'Union européenne a banni le 12 avril (les stocks peuvent être utilisés encore 18 mois). Selon les chiffres donnés par le ministère de l'Agriculture, le seul flufenacet représentait 52 pour cent des 5 505 kilos des vingt pesticides contenant des PFAS utilisés au Luxembourg en 2021/2022. Il était classiquement pulvérisé à l'automne pour éviter la pousse d'adventices qui entraient en concurrence avec les cultures au printemps, à l'image du vulpin des champs, une graminée devenue particulièrement résistante aux herbicides traditionnels.

« Il ne faut pas discuter d'un seul produit, ou type de produits, mais plutôt mettre en place une réflexion globale pour diminuer l'utilisation des produits phytosanitaires dans leur ensemble », propose Jeff Boonen. L'agriculteur a conscience que la tâche sera rude, « car il est toujours difficile de se passer d'une solution qui fonctionne », mais il affirme soutenir un changement de paradigme : « Il faut trouver des substituts à ces produits, ou bien changer de façon de travailler. »

La solution ? Une commission

La Chambre, justement, a évoqué ces questions à l'occasion d'une motion déposée le 4 mars dernier par Joëlle Welfring (déi Gréng). Le texte, signé également par le LSAP, déi Lénk et les Pirates, invitait le gouvernement « à définir et déployer au plus vite un plan d'action anti-PFAS », « à améliorer la base de connaissances » sur le sujet et « à assumer un rôle moteur au sein de l'UE en matière de régulation et réduction des PFAS ».

Arguant de la difficulté à obtenir un consensus au sein du Conseil de l'Europe, Simone Beissel (DP) a indiqué préférer mettre en place une commission interministérielle pour « prendre le temps de réfléchir calmement. » Une position soutenue par le président de la commission de l'Environnement Paul Galles (CSV) et applaudie par le ministre de l'Environnement Serge Wilmes (CSV). Franz Fayot (LSAP), Joëlle Welfring et Sven Clement prenaient acte en regrettant le manque de volontarisme du gouvernement, quand David Wagner pointait « un signal catastrophique envoyé à la jeunesse. »

On sent effectivement la question très sensible. Un groupe interministériel aussi informel que discret comprenant l'Environnement, la Santé, l'Agriculture a bien été créé. Le ministère de l'Agriculture indique qu'il « suit et évalue les nouvelles connaissances scientifiques en vue de proposer au gouvernement d'éventuelles mesures au niveau national pour réduire la présence de PFAS/TFA dans l'environnement.

[...]



Oliver Halmes

La pulvérisation de produits phytosanitaires contenant des PFAS, hautement toxiques, est autorisée près des sources ou du lac de la Haute-Sûre

[Suite de la page 7]

Le groupe servira également de plateforme en vue d’échanger sur les plus récentes évolutions aux niveaux national et international. »

À l’échelle de l’Union européenne, si la question est traitée, il semble qu’il faudra attendre tout autant pour obtenir des réponses claires. L’Administration luxembourgeoise vétérinaire et alimentaire, qui fait partie du groupe interministériel, indique que « pour l’instant, il n’y a pas de perspective à court terme d’une position ou législation européenne sur le TFA » et que « la mise à jour de l’avis de l’Autorité européenne de sécurité des aliments est attendue pour octobre 2025. »

Le fait, par exemple, que l’utilisation des produits phytosanitaires contenant des PFAS soit toujours autorisée dans les surfaces agricoles présentes dans les zones Natura 2000 et que certains soient accrédités dans toutes les zones de protection des sources, y compris celles les plus strictes (comme autour du Stausee), n’est admis que du bout des lèvres. Or le TFA est très soluble et se propage très rapidement à travers le cycle de l’eau. L’été dernier, une précédente étude menée par le réseau Pesticide Action Network Europe avec le Mouvement écologique avait déjà révélé « une pollution alarmante des eaux souterraines et des rivières par le TFA ». Ce métabolite était présent dans

« C’est comme avec les médicaments : s’ils vous guérissent, vous n’allez pas chercher plus loin pour savoir comment »

Jeff Boonen

toutes les analyses menées au cours de l’opération. Au Luxembourg, les échantillons provenaient de l’Alzette et d’une source d’eau potable à Dommeldange.

Autorisés dans les zones protégées

Autour du plus grand réservoir d’eau potable du pays, la Landwirtschaftlech Kooperatioun Öewersauer (LAKU) a été créée par le Sebes (Syndicat des eaux du barrage d’Esch-sur-Sûre), le parc naturel de la Haute-Sûre et des agriculteurs volontaires. En fin d’année dernière, l’étude des cahiers de terrains dans lesquels les agriculteurs consignent tous les traitements phytosanitaires réalisés a permis d’obtenir des données sur environ un tiers des surfaces exploitées par les membres de la LAKU, soit à peu près 1 800 hectares. Il ressort que des produits contenant des PFAS ont été utilisés sur onze pour cent des surfaces, dont 17 pour cent par un herbicide dont l’autorisation expirera en juillet 2025. Or, la LAKU, justement, encourage les agriculteurs à choisir des alternatives à ces substances, notamment par le biais du désherbage mécanique ou d’autres méthodes non chimiques de gestion des terres.

Les problématiques de santé publique posées par les PFAS, des produits largement utilisés dans l’industrie depuis les années 1950

et dans l’agriculture depuis environ deux décennies, sont donc loin d’être concentrées dans des hot spots situés dans les zones d’activité. La pollution est très vraisemblablement importante aussi dans les campagnes. Si son ampleur est encore difficile à discerner, faute d’études suffisantes, les avertissements de nombreux scientifiques sont à prendre au sérieux.

« La réponse doit être politique », assure Jeff Boonen. Est-ce qu’une énième commission suffira ? Peut-être que le ministre de l’Environnement, qui n’a pas répondu aux questions du Land, ou la ministre de l’Agriculture Martine Hansen seront plus explicites lorsqu’ils répondront à la question parlementaire posée par Claire Delcourt et Franz Fayot (LSAP tous les deux) portant, justement, sur les résultats de l’étude menée par PAN Europe.

Sur le terrain, en tout cas, de nombreux agriculteurs et vignerons avouent être perdus devant la complexité d’un sujet qu’ils n’avaient pas vu venir. Mais beaucoup ont pris la mesure du problème. « L’analyse concernant la présence de TFA dans le vin est très intéressante, affirme le conseiller œnologique des vignerons indépendants, Jean Cao. Elle indique clairement que nous ne sommes pas sur le bon chemin et qu’il faut revoir notre façon de travailler. Et pas uniquement dans le vin, mais pour tout la production agroalimentaire. » ●

« Dark Enlightenment »

IIII Jean-Marie Schaeffer

La politique de Trump entre le « Projet 2025 » et le programme de Curtis Yarvin

Dans les mois précédant l'élection américaine de 2024, les opposants à la candidature de Trump parlèrent beaucoup du « Projet 2025 », une proposition de programme très détaillée de la Heritage Foundation, un think tank conservateur. Le programme visait à remodeler profondément la démocratie américaine. Il s'agissait notamment de renforcer la suprématie de la Présidence en soumettant l'ensemble de l'exécutif, y compris le département de la Justice, à l'autorité directe du Président, de diminuer drastiquement les fonctions régaliennes et régulatrices de l'État fédéral, notamment en abolissant le département de l'Éducation, et plus généralement de l'amaigrir, de réduire les impôts, de lutter contre l'immigration et de sortir des engagements multilatéraux. Dans le domaine idéologique, le programme proposait d'abolir les politiques de diversité, d'égalité et d'inclusivité (DEI), de continuer la lutte contre le droit à l'avortement et de rétablir la primauté des valeurs de la foi chrétienne.

Depuis le début de la deuxième Présidence Trump, les commentateurs ont souligné que la majorité (jusqu'aux deux tiers selon le magazine *Time*) des ordres exécutifs dégainés à ce jour par le nouveau Président sortaient tout droit de ce programme, ce qui est effectivement le cas. Cependant la portée de certaines des mesures engagées, en particulier le caractère manifestement anticonstitutionnel de certaines d'entre elles, la manière très brutale de leur exécution, ainsi que le refus de l'exécutif de se plier aux jugements des tribunaux, voire aux décisions de la Cour Suprême, dessinent en filigrane un programme encore plus radical que celui du Projet 2025. Ce dernier, s'il vise à bouleverser fortement la démocratie américaine) le fait dans une vision de restauration d'un état antérieur du régime démocratique, donc un état moins démocratique, mais sans remettre en cause le cadre même de ce régime. L'orientation que je viens d'évoquer est différente : elle fait surgir le spectre d'une volonté de transformation de la nature même de l'État, donc d'une révolution.

Ce programme se nourrit des écrits et discours d'un personnage qui, il y a une année encore, était peu connu du grand public : Curtis Yarvin. Développeur de la plateforme *peer-to-peer* Urbit entre 2002 et 2015, il s'est fait connaître sous le pseudonyme de Mencius Moldblog, comme auteur d'un blog dans lequel il exposait un programme philosophico-politique extravagant inspiré en grande partie du

libertarianisme anarcho-capitaliste lancé il y a une vingtaine d'années par l'économiste hétérodoxe Stanley Rothbard.

Yarvin radicalise les thèses antiétatiques de Rothbard, qui elles-mêmes étaient déjà une interprétation simpliste et biaisée des travaux de son maître, à savoir Ludwig von Mises, le représentant le plus important de l'École d'économie autrichienne aux Etats-Unis (où il s'était exilé). En effet la préoccupation centrale de Yarvin n'est pas d'ordre économique mais politique. Sa thèse de départ est que la démocratie libérale est un système politique structurellement instable et totalement inefficace. La cause en est que la sélection des dirigeants politiques repose sur des élections, et donc met le destin de l'État entre les mains d'une masse d'« hominidés » qui, en votant, ont « l'impression que leurs opinions individuelles affectent le monde, alors que la probabilité d'un tel effet est minime ». Il en conclut que « la démocratie est au pouvoir ce qu'une loterie est à l'argent », et qu'il faut donc la détruire. Bien entendu ceux qui profitent du système – l'État boursoufflé et sa bureaucratie, mais aussi les médias, les universités, et même une partie des entrepreneurs à l'ancienne – développent toutes sortes de politiques « libérales » qui ont pour but de cacher cette faillite structurelle et empêchent ainsi le développement libre d'une véritable économie libérale. Il faut donc aussi démanteler ce système de captation des masses.

Pour Yarvin le nouveau principe de gouvernement politique doit s'inspirer de la structure hiérarchique des grandes entreprises et plus particulièrement des entreprises high-tech et start-up, qui ont à leur tête un CEO doté d'un pouvoir de despote et qui, prenant appui sur les avis d'un comité d'experts (non pas élus, mais choisis pour leur compétence et expertise), dirige l'entreprise selon une dynamique exclusivement *top-down*. Les régimes politiques qui se rapprochent le plus de cet idéal sont, selon Yarvin, le caméralisme des États princiers allemands entre le dix-septième et le dix-neuvième siècle, le caudillisme des États sud-américains autoritaires du dix-neuvième siècle et le monarchisme, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire le « gouvernement d'un seul ».

Que fera-t-on des « hominidés » dans cette dictature de l'expertise et de l'efficacité ? Bien sûr ils n'auront plus voix au chapitre pour tout ce qui relève du champ des décisions politiques. Par ailleurs, du fait du développement de l'IA et de la robotisation, leur fonction d'exécutants s'éteindra

peu à peu. Il faudra donc organiser leur oisiveté et les surveiller afin de supprimer tout dissensus et toute velléité de révolte. Cette surveillance sera réalisée à l'aide de systèmes de surveillance IA déployés par l'État technocrate.

Qu'un tel galimatias ait pu provoquer l'enthousiasme d'une partie des pontes de Silicon Valley et même de certains politiciens républicains laisse rêveur. Cela a pourtant été le cas. Peter Thiel, Marc Andreessen, Elon Musk et d'autres dirigeants de sociétés high-tech, mais aussi des hommes politiques importants, en particulier le sénateur JD Vance, ont embrassé avec enthousiasme ce programme d'un « Dark Enlightenment » (pour reprendre l'expression forgée par Yarvin).

Or dans l'équipe et parmi les conseillers occultes de la deuxième présidence Trump, ces personnages jouent un rôle central. Thiel et Andreessen murmurent à l'oreille du Président. Et le mépris, le machiavélisme et la brutalité du vice-président Vance (dans le domaine national comme international), tout autant que la politique de démantèlement de l'État menée à la hussarde par Musk à la tête de son Doge s'inscrivent sans conteste dans la perspective de Yarvin. Certes, l'orientation majeure de la politique de la nouvelle présidence, à savoir la réduction de l'importance de l'appareil d'État fédéral et l'affaiblissement de l'État social, s'inspire bien du cahier des charges du « Projet 2025 », mais dans ses buts ultimes elle va bien au-delà. La forme qu'a prise la politique anti-DEI, la volonté de régenter directement les universités et la recherche, les tentatives de mettre au pas les médias, relèvent d'un projet de guerre absolue d'ordre idéologique. Plus inquiétant encore est la volonté de mettre fin à la séparation des pouvoirs entre l'exécutif et le judiciaire, et plus précisément de soumettre ce dernier au premier, donc de faire du Président un monarque. Là encore c'est un thème yarvinien. Ainsi, dans un entretien en 2022 avec le conseiller en communication Michael Anton (trumpiste convaincu, connu pour avoir défendu la nécessité pour les Etats-Unis de passer par une période de césarisme), Yarvin avait indiqué que pour instaurer un tel césarisme il suffirait que le nouveau président « déclare l'état d'urgence dans son adresse inaugurale », ce que Trump fit précisément dès les premiers jours de sa présidence pour instaurer sa politique d'expulsion massive des immigrants illégaux en court-circuitant l'institution judiciaire.

Il est pourtant douteux que Trump lui-même se soit mis à fond au service de ce programme. On le sait, ses actions sont guidées essentiellement par la vengeance, la prévarication, la soif de puissance, le besoin d'être admiré et autres motivations égoïstes ou narcissiques. Tant que le programme yarvinien lui permet d'optimiser ses bénéfices personnels, en termes financiers et narcissiques, il va donc se laisser entraîner dans cette direction. Mais comme le montrent ses changements de cap imprévisibles et multiples, il ne possède pas la discipline nécessaire pour mener à bien, de façon continue, quelque but substantiel que ce soit. D'où les multiples conflits dans son équipe opposant la tendance « Projet 2025 » à la tendance Yarvin. Un exemple en est la politique des tarifs douaniers, projet éminemment trumpien pourtant, mais qui a abouti à une guerre ouverte entre Peter Navarro, venu du « Projet 2025 » et qui est favorable aux droits de douane, et Elon Musk qui, en entrepreneur mondialiste, y voit l'expression d'une stupidité abyssale (il a qualifié Navarro de « moron » qui serait « dumber than a stack of bricks »).

On peut espérer que les Américains décident tôt ou tard que le cirque a assez duré, mais même si ce n'était pas le cas, il resterait toujours l'espoir que Trump, vu sa nature, finisse tôt ou tard par faire foirer, « à l'insu de son plein gré », le projet du « Dark Enlighthenment » rêvé par Curtis Yarvin et les Tech Bros de la Présidence TRUMP2.0. Mais le simple fait qu'un tel projet ait réussi à monter jusque dans les sphères les plus hautes de l'État est inquiétant pour la santé de la démocratie américaine. ●



Capture d'écran Youtube

Curtis Yarvin dans *The Case Against Democracy* sur la chaîne Triggernometry en juillet 2023

Staatliche Subventionierung systemkonformer Bibliotheken

IIII Jean-Marie Reding

Anmerkungen zum Gesetzentwurf Nr. 8523

Die neuere Bibliotheksgeschichte des 21. Jahrhunderts beginnt am 4. Dezember 2001. Die Resultate der Pisa-2000-Studie sind ein nationaler Schock! Die pauschale Schlussfolgerung: Luxemburger Kinder können nicht lesen. Besorgte Eltern schauen sich im Lande um und fragen: Wo sind denn die Volksbibliotheken hin? Früher besaßen und förderten die katholische Kirche, die Gewerkschaften, Volksbildungsvereine und so weiter diesen unersetzlichen Unterbau jedes nationalen Bibliothekswesens. Doch fast alles wurde seit den 1970-er Jahren ersatzlos aufgelöst. Dass Bücherbusse nicht die Lösung sein konnten, leuchtete schnell ein. Es fehlte eindeutig an Bibliotheksstrukturen. Dem überrumpelten Staat fiel nichts ein. So wurde die Privatwirtschaft aktiv: Die ersten Vereine zum Betrieb kleiner öffentlicher Bibliotheken (ÖB) wurden mit viel Engagement und Ehrenamt gegründet. Die Mehrheit der Gemeinden half wenigstens bei der Bereitstellung kostenloser Räumlichkeiten.

Ab 2003 nahmen sich Parlamentarier der Problematik an. Wie konnte man dem eklatanten Mangel an ÖB entgegenwirken? Mit Gesetzesvorschlägen: Marc Zanussi (LSAP) machte 2003 den Anfang, Marco Schank (CSV) folgte 2007. Und mit europäischer Entwicklungshilfe: Dank der Leader-Programme zur Aufbauhilfe von Infrastruktur im ländlichen Raum konnten im Ösling und an der Mosel viele ÖB in unserem offensichtlich armen *Grompere-Staat* eröffnet werden. *Thank you, EU!*

2009 schließlich wurde die CSV-Kulturministerin Octavie Modert mit einem eigenen, das Rad gänzlich neu erfundenen Gesetzentwurf aktiv. Am 22. April 2010 wurde im Parlament das erste Bibliotheksgesetz in der Geschichte Luxemburgs einstimmig beschlossen. Die erste Chance dazu hatte es 1928 gegeben, in dem Jahr, als der mehrfache Pisa-Studiengewinner Finnland sein erstes Bibliotheksgesetz bekam. Allerdings sollten die Auswirkungen der Weltwirtschaftskrise jede staatliche Bibliotheksförderung in den 1930-er Jahren zunichtemachen.

Das 2010-er Gesetz der Marke Eigenbau mischte sich in unverschrämter Weise in Betrieb und Bestände der Bibliotheken ein. Der Staat wurde übergriffig. Alle Fachkreise waren dagegen und verlangten von Anfang an sofortige Reformen. Außerdem stellt das Bibliotheksgesetz das bis heute autoritärste in der EU dar. Zu neuen ÖB-Gründungen angesichts der abschreckend hohen Förderungshürden kam es nicht. Unser Land ist und bleibt bis heute Schlusslicht in Europa.

Zwei Regierungsprogramme (2018 und 2023) später traute sich endlich ein Kulturminister, sich diesem Reformvorhaben ernsthaft zu widmen. Dieser Wille zur Fehlerbeseitigung und zu Investitionen in eine jahrzehntelang vernachlässigte Bibliotheksinfrastruktur sei hier

In der Ukrainischen Bibliothek in Rollingergrund



Kommunalisierung privater Volksbibliotheken könnte die aktuell lächerliche Zahl kommunaler Bibliotheken (sieben) schnell erhöhen

gebührend anerkannt. Eric Thills Vorgängerin Sam Tanson (Déi Gréng) war dazu nicht fähig.

Zwischen der Vorstellung durch den DP-Kulturminister am 17. März und der Hinterlegung des Gesetzentwurfs im Parlament am 4. April vergingen aber fast drei Wochen. Da herrschte wohl massiver Zeitdruck – und das merkt man dem Gesetzentwurf an. Allein die formalen Unstimmigkeiten zwischen Text, Kommentaren und selbst der *Fiche financière* werden dem Auge des Staatsrats nicht entgehen.

Neuheiten

Neue interessante Elemente wurden dem Gesetzentwurf hinzugefügt. Einerseits eine durch

Fördergelder mögliche Kommunalisierung von privatwirtschaftlichen Volksbibliotheken (Träger: Vereine). Diese Idee wird seit Jahren von der FëBLux ASBL propagiert. Wie im Québec der Jahre 1964 bis 1972 erfolgreich durchgeführt, sind hiervon eine schnelle Vervielfachung der aktuell einfach lächerlichen Zahl kommunaler Bibliotheken (sieben) und eine nachhaltige Stärkung der Bibliothekslandschaft zu erhoffen. Angesichts von möglichen künftigen Wirtschaftskrisen ist die langfristige Überlebenschance kommunaler Bibliotheken außerdem höher als die der Vereine.

Neu ist auch die in Bibliotheksgesetzen eher unübliche Förderung zur Errichtung von Zweigstellen. Diese Subventionierungsoption gilt vor allem für Gemeinden über 10 000 Einwohner. Ob diese nur einmalige Finanzspritze die Motivation von Volksvertretern zur Gründung von Stadtviertelbibliotheken steigern wird, muss sich zeigen. Ein Beispiel: Luxemburg-Bahnhof bräuchte dringend einen niedrigschwelligen Frequenzbringer und eine Stadtviertelaufwertung in Form einer Zweigstelle der Lëtzebuerg City Bibliothèque. Die Stadt Luxemburg hat Geld wie Heu. Warum tut sie nichts?

Fehlentwicklungen

Dennoch wurden die autoritären Altlasten von 2010 fast gänzlich übernommen. Der nationale Minderwertigkeitskomplex verlangt weiterhin nach „großen“ Bibliotheken in jeder Ortschaft des „Groß“-Herzogtums. Allerdings sieht die Realität anders aus: Kleinstbibliotheken im

Klein-Herzogtum. Wie 2010 wird erneut mit Kanonen auf Spatzen geschossen. So passt der überschwängliche alle (fünf) Bibliothekstypen umfassende *Exposé des motifs* inhaltlich gar nicht zum *Texte de projet de loi*. Unter anderem folgende Mängel sind wiederzuerkennen:

1) Generelle Vermischung von ÖB und Spezialbibliotheken (*Special libraries*). Spezialbibliotheken haben als eigenständiger Typus in der Regel und der Welt keine Fördergesetze, weil sie eigenartigerweise zu *speziell* sind. Ihre Förderung mit Steuergeldern hängt von verschiedenen Ministerien ab. Ein vom Bibliothekarverband Albad am 14. August 2024 an den Kulturminister gerichtetes Schreiben warnte vor den Konsequenzen einer Einbeziehung einer unbegrenzten Zahl von Spezialbibliotheken in ein ÖB-Förderungsgesetz. Trotz eines beschwichtigenden Antwortschreibens vom 23. September 2024 weiß man jetzt, dass die Fass-ohne-Boden-Warnung der Albad schließlich in den Wind geschlagen wurde.

2) Wie sieht es mit der Gründung neuer ÖB aus? Problematisch, weil bereits Bücher und eine bezahlte Vollzeitkraft vorhanden sein müssten, ehe es für eine „création“ Fördergeld gibt. Pionierleistung belohnen, geht anders. Man setzt wieder mal auf Abschreckung.

3) Die Mehrzahl der staatlichen Bibliotheken, inklusive der Nationalbibliothek, werden *nicht* von qualifizierten Bibliothekaren geleitet. Warum soll das per Gesetz Pflicht in kleinen

[...]



Sven Becker

Noch nie wurde in eine öffentliche Bibliothek in so kurzer Zeit aufgebaut wie die Ukrainische Bibliothek

[Fortsetzung von Seite 12]

nicht-staatlichen Stadt- und Dorfbibliotheken sein? In Österreich werden 80 Prozent der Büchereien ehrenamtlich verwaltet. Ehrenamt? – Dieses Wort sucht man im Gesetzentwurf vergebens. Doch damit beginnt jede Erfolgsgeschichte einer Bibliotheksgründung.

4) Die Benutzung bibliothekarischer Fachterminologie bereitete wie immer Probleme, allerdings wurde auf die Definition von teils neu erfundenen Begriffen in den Kommentaren verzichtet.

5) Ein Minimum von zwölf Stunden Öffnungszeit generiert in der Regel mehr Personalkosten. Der 2025-er Pluspunkt: Immerhin wurde die Freiheit zur selbstständigen Bestimmung der Öffnungszeiten wieder hergestellt.

6) Die 2010-er Schande wurde wiederholt: Der Staat darf weiterhin die „Themen“ der Bestände nicht-staatlicher Bibliotheken bestimmen! Nicht unerwünschte, sondern *erwünschte* Bücher will die Regierung in Stadt- und Dorfbibliotheken aufgestellt sehen. Der staatlichen Willkür für ausgewählte systemkonforme Bibliotheken sind, wie 2010, alle Türen geöffnet. Demokratisch unhaltbar! Dabei steht in Artikel 8(3) darunter das einzig Richtige: die freie Auswahl, der *libre choix*. Beides, autoritäres und demokratisches Gedankengut, in einem Artikel, das passt nicht. Das heißt sich geradezu.

7) Die Pflicht zur Teilnahme am staatlichen Verbundkatalog, dem „réseau [informatique]“ *Bibnet.lu* bleibt bestehen, welcher mit einer bestimmten Software, nämlich *Alma*, einer bestimmten Firma, nämlich Clarivate, funktioniert. Allein für die Aussicht, nach 15 Jahren, auf eine verlängerte gesetzlich verankerte Festigung ihrer Monopolstellung wird das US-amerikanische Unternehmen sich bestimmt bedanken. Dazu ein *Fun Fact*: Am Abstimmungsdatum 22. April 2010 des aktuellen Bibliotheksgesetzes wurde im Parlament eine Motion der DP-Abgeordneten Anne Brasseur deponiert und abgelehnt. Ausgerechnet die DP wollte die

heimische Bibliothekssoftware-Industrie (es gibt sie bis heute) vor der gesetzlichen Monopolisierung der damaligen Firma Ex libris Group (Software *Aleph*) schützen. Vielleicht sollte Anne Brasseur ihren Parteikollegen Eric Thill mal briefen?

Verbesserungsvorschläge

Was gehört kurzgefasst in ein freiheitlich-demokratisches Gesetz zur Förderung öffentlicher Bibliotheken in einem Kleinstaat und Entwicklungsland? Jedenfalls sollte bestenfalls auf vom Staat erlassene „selig machende Vorschriften, was Büchereien landauf, landab zu tun haben“, wie es im Vorwort des 2024-er Büchereientwicklungsplan Österreichs treffend steht, verzichtet werden. Vorschläge:

A) Die Anpassung an die aktuell fortschrittlichste EU-Bibliotheksgesetzgebung, die französische *Loi Sylvie Robert*, das beste Gegengift gegen jede extremistische Bibliothekspolitik.

B) Insbesondere im Anfangsstadium Kannstatt Muss-Vorschriften den Vorzug geben.

C) Nach Gründung einer Bibliothek genügt erst mal als Mindeststandard die Ablieferung von Benutzungsstatistiken. Mehr nicht.

D) Die Festlegung auf das Hauptziel jeder ÖB, nämlich die *auferschulische* Leseförderung, das heißt die *promotion de la lecture* mit Konzentration auf die Förderung der Freude am Lesen, der überaus wichtigen *plaisir de lire* in der Freizeit.

E) Die freie Auswahl der Bibliothekssoftware sowie die Freiheit, die Mitgliedschaft an Verbundkatalogen, Netzwerken oder Verbänden auswählen zu dürfen.

F) Bei der Formalerschließung von Medien in Kleinstbibliotheksbeständen reichen Kurzkatalogisate, wie etwa die Erfassung von Autor, Titel und Erscheinungsjahr. Punkt!

G) Die Reduzierung der minimalen Pflichtöffnungszeit auf vier Stunden, wie es für ländliche

Der Staat darf weiterhin die „Themen“ der Bestände nicht-staatlicher Bibliotheken bestimmen

Bibliotheken in Frankreich, der vergleichbaren Luxemburger *small and rural library*, gilt.

H) Das Bibliothekspersonal darf ehren-, neben- oder hauptamtlich beschäftigt sein, frei je nach individuellem autonom-kommunalem Bedarf.

I) Eine staatliche Personalkostenbezuschussung und dementsprechende starke finanzielle Abhängigkeit von Regierungsanordnungen gehört nicht zur westeuropäischen Tradition ausländischer Bibliotheksförderung.

J) Die Grundausbildung, beziehungsweise Fortbildung des nicht-qualifizierten Bibliothekspersonals muss freiwilliger Natur sein, jedoch sollten finanzielle Anreize zur Teilnahme geschaffen werden.

K) Ein Conseil supérieur des bibliothèques ist überflüssig, denn dieser Rat muss sich korrekterweise um alle Bibliothekstypen eines Landes kümmern. Jedoch gehören diese in die Zuständigkeitsbereiche von verschiedenen Ministerien. Unter anderem dies erklärt die Nicht-Existenz eines solchen Gremiums in der absoluten Mehrheit der EU-Länder.

L) Die Schaffung einer Servicestelle für ÖB, einer National authority on public libraries, die die Kommunen kostenlos professionell beraten und je nach politischem Willen jede Menge andere Dienstleistungen anbieten kann.

Die Liste der Verbesserungsvorschläge ließe hier sich beliebig und vor allem gerne detailliert fortsetzen, jedoch reicht der Platz dafür nicht aus. Deshalb entnehmen Sie bitte weitere Einzelheiten und Ideen den seit 2001 vom Autor im *Land* publizierten Artikeln zum Bibliothekswesen.

Fazit

Der unausgegrenzte Gesetzentwurf Nr. 8523 gehört größtenteils überarbeitet. Wie? Zur Vermeidung weiterer Risiken und Nebenwirkungen fragen Sie Ihren qualifizierten Bibliothekar oder nationalen Experten. Fragen kostet nichts, Hilfe ist möglich, für jedermann, der an der Prozedur zur Verbesserung des Gesetzentwurfs beteiligt ist. Allerdings nur so lange das hehre Ziel heißt: Gründung zahlreicher Volksbibliotheken und die gesetzlich festgelegte Garantie für deren freie demokratische Entfaltung.

Zum Schluss die hoffnungsvolle Geschichte einer Glanzleistung: Am 15. Juni 2022 wurde die Ukrainische Bibliothek (Träger: Ukraine ASBL) in Luxemburg-Rollinggrund eröffnet. Laut dem nun vorliegenden Gesetzentwurf kann diese ÖB (ja, definitorisch ist sie eine) finanziell nur gefördert werden, wenn sie die richtigen Sprachen besitzt. Dennoch zeigte unser Land sich hier von seiner besten Seite. Noch nie wurde in Luxemburg eine ÖB in so kurzer Zeit aufgebaut. *Yes, we can*. Geht doch! Kriterien- und gesetzlos, mit großzügiger und effizienter Hilfe der Stadt Luxemburg und des Bildungsministeriums. Richtig gelesen: nicht aus dem Kulturministerium. Welche politischen Lehren hieraus wohl gezogen werden können? Eine Menge! Doch urteilen Sie selbst. ●

Der Autor, Jg. 1975, Dipl.-Bibl. (FH) und MaLIS, vereinsmäßig national (Albad, ULBP, FëBLux) und europäisch (Eblida) sehr engagiert, beschäftigt sich seit 25 Jahren mit europäischer Bibliotheksgesetzgebung und impft sich gegen insulare Luxemburger Einflüsse, indem er weiterhin staatlich unaufgefordert und aus Gründen persönlicher Fortbildung auf eigene Kosten regelmäßig ausländische Fachkongresse besucht.



Windrad-Baustelle
Um Bierg bei Ell. Die
Anlage von
4,2 Megawatt wird
im September
eingeweiht

Strom à la Rifkin

IIII Peter Feist

Die „Sharing Economy“ beim Strom wächst. In Beckerich wird ermittelt, wie sie sich mit Batterien und KI perfektionieren lässt

Um Bierg auf einer Wiese südlich der Gemeinde Ell wird ein Windrad gebaut. Sein Mast ist fast fertig, zwei Elemente müssen noch aufgesetzt werden. Die Rotorblätter liegen nicht weit vom Mast bereit zur Montage. Im September soll das Windrad eingeweiht werden, aber schon vergangenen Samstag war „Tag der offenen Tür“ an der Baustelle. Der Betreiber ist an Publicity interessiert.

Dass eine Beteiligungsgesellschaft Bürger/innen erlaubt, Anteile an einem Windkraftwerk zu erwerben, ist schon seit Jahren Praxis. Auch weil sich dadurch Opposition gegenüber solchen Projekten dämpfen lässt. Mit der Anlage *Um Bierg* nah der Grenze zu Belgien hat es aber noch eine andere Bewandnis: Aktionäre des Betreibers sind neben der Windstromfirma Emca SA auch die Gemeinde Beckerich und der Stromversorger Energy Revolt SA aus Beckerich. Das ist Teil eines größeren Ansatzes. Zum einen soll die Gemeinde, die 2024 ihren Strombedarf zu 39 Prozent aus grünen Quellen deckte, noch mehr davon erhalten. Bürgermeister Thierry Lagoda, Mitglied bei den Grünen, spricht sogar von „Autarkie“ bis zum Jahr 2030. Und erinnert gerne daran, dass unter seinem Vorgänger Camille Gira schon viel an energetischer Innovation angestoßen wurde: eine kommunale Biogasanlage oder ein Wärmenetz mit Holzhackschnitzelfeuerung.

Das ist aber nicht alles. Der Strom aus dem Windrad wird an die Beckericher E-Community gehen, eine Genossenschaft mit dem Status „Energiegemeinschaft“. Was ihre Mitglieder an Windstrom nicht selber verbrauchen, können sie national teilen. Was übrig bleibt, wird national verkauft. Bleibt noch immer etwas übrig, geht das an die Strombörse für den gemeinsamen Großhandel mit Deutschland. Allerdings: „Wir wollen Resilienz gegenüber diesem ökonomischen Kosmos“, sagt Paul Kauten, der E-Community

managt. „Wir wollen grünen Strom in Wert setzen, der hier produziert wird.“ Und er fügt hinzu: „So, wie wir das machen wollen, geht es nicht überall in Europa.“ In Deutschland zum Beispiel gehe es noch nicht. Für Luxemburg habe der Ansatz Pilot-Charakter.

Wieso, hat vor allem mit Technik zu tun. In Beckerich soll im Kleinen erprobt werden, wie eine „intelligente“ Stromversorgung funktionieren kann. Intelligente Stromnetze waren als „Smart Grids“ vor 15 Jahren schon ein Hype: Wenn immer mehr grüner Strom vor allem aus Solar- und Windanlagen zur Versorgung diene, müssten die Netze schlau genug werden, um zu jedem Zeitpunkt Angebot und Nachfrage so miteinander zu verknüpfen, dass es weder Blackouts gibt, noch eine Produktion abgeschaltet werden muss. Schon damals hieß es, Elektro-Autos mit ihren Batterien könnten als Speicher im Netz dienen. Solche Szenarien werden heute konkreter.

Was auch mit Energiegemeinschaften zu tun hat. Wer Strom selber produziert und ihn nicht nur zur Eigenversorgung nutzt, sondern mit anderen teilen will, muss mit ihnen eine solche Gemeinschaft gründen. So steht es in einem Gesetz, das im März 2018 LSAP-Wirtschaftsminister Etienne Schneider auf den Weg brachte. Beseelt von dem Bericht des Futurologen Jeremy Rifkin, den Schneider über eine „dritte Industrielle Revolution“ in Auftrag gegeben hatte, kündigte er an, die Energiegemeinschaften würden die erste Inkarnation einer „Sharing Economy“ laut Rifkin sein. Die des „Energy Internet“ sowieso. Das war nicht übertrieben. Energiegemeinschaften gibt es heute mehrere. Die Marktregulierungs-Behörde ILR führt eine Liste. Manche haben lustige Namen, wie „Snuphy“ in Zolwer oder „Eggs and Hopp Stroum“ in Kahler. Ihre Zahl nimmt offenbar munter zu: Ende März gab es 24, am 2. Mai schon 28. Meist wird Solarstrom geteilt, muss aber nicht. Jeg-

licher Strom aus erneuerbaren Quellen kommt infrage. Eine Energiegemeinschaft kann entweder „lokal“ sein, ein Zusammenschluss von Nachbarn mit Solarpanelen auf den Dächern ihrer Einfamilienhäuser etwa. Oder einer im Umkreis von 300 Metern um einen Zugangspunkt zum Stromnetz. „Virtuell“ kann eine Gemeinschaft auch sein. Dann kann beim Teilen mitmachen, wer selber keinen Strom produziert, und sich von ihr versorgen lassen und dafür zahlen. Dann agiert die Gemeinschaft landesweit. Das hat die E-Community in Beckerich vor: Durch Erwerb eines Anteils an der Genossenschaft, der 50 Euro kostet, kann jede und jeder Mitglied werden.

Das deutet an, dass Energiegemeinschaften noch Randscheinungen sein mögen, aber in ihrer Bedeutung zunehmen dürften. Eine Ahnung davon vermitteln die Statistiken des ILR zum Solarstrom. Der „boomt“, freute sich DP-Wirtschaftsminister Lex Delles vor vier Wochen im *RTL-Radio*. In der Tat: Ende 2023 zählte das ILR 13 622 Solarstrom-Zentralen. Mit „Zentralen“ sind Stromproduzenten gleich welcher Größe gemeint. Bis Ende April dieses Jahres hatte ihre Zahl sich fast verdoppelt, auf 25 374.

Wie viele davon in einer Gemeinschaft Strom teilen, ist unbekannt. Auf jeden Fall können in Gemeinschaften nicht nur Privatpersonen Mitglied werden, sondern auch Gemeinden. Und Firmen, sofern sie höchstens 250 Beschäftigte haben, ihr Jahresumsatz unter 50 Millionen Euro bleibt und ihre Bilanzsumme unter 43 Millionen. Artikel 7bis im Strommarktgesetz sieht noch vor, „plutôt que de générer des profits financiers“, müssten die Statuten von Energiegemeinschaften als Hauptzweck ökologische, ökonomische und soziale Vorteile für die Mitglieder, die Aktionäre oder das Territorium, in dem sie agieren, fest-schreiben. Was Energiegemeinschaften zu ernstzunehm-

menden Akteuren erklärt, nicht bloß zu irgendwelchen grünen Projekten. Zumal so eine Gemeinschaft als juristische Person auch Privatleute, Gemeinden und Betriebe repräsentieren kann, die Strom teilen möchten, aber dazu keine Gemeinschaft gründen wollen. E-Community macht das und versteht sich als „Plattform“. Im Moment repräsentiert sie eine Solarstromleistung von 553 Kilowatt. Mehr ist in der Prozedur, davon drei Vorhaben in Gewerbegebieten. Das Windrad *Um Bierg* wird 4 200 Kilowatt Windstrom beisteuern.

Offenbar geht man in Beckerich ganz methodisch vor. Was Paul Kauten mit „Strom in Wert setzen“ meint. Immer mehr grüner Strom soll produziert werden und seine Abnehmer finden. Zu welchen Bedingungen das geschieht, müssen die an einer Energiegemeinschaft Beteiligten unter sich ausmachen. So steht es im Gesetz. Müssen entscheiden, wieviel Strom sie teilen und was hinzugekauft werden soll. Wer selber nichts produziert und sich nur beliefern lassen will, bekommt von der Gemeinschaft einen

Tarif. Wird E-Community richtig aktiv, wenn das Windrad *Um Bierg* sich dreht, soll es einen festen Tarif geben, der fair sei für die Konsumenten wie für den Produzenten. Wie das diskutiert wird, mache Energiegemeinschaften auch zu einer sozialen Aktivität, sagt Paul Kauten. „In den Gemeinschaften geschieht etwas.“ Schon jetzt: „Früher kamen zu Energie-Informationsveranstaltungen nur ältere Männer. Frauen und Jüngere generell fehlten. Heute kommen alle. Vielleicht sollten wir mal untersuchen lassen, wieso.“

Doch es ist nicht das, was E-Community „Pilot-Charakter“ gibt. Sondern, dass getestet werden soll, wie Produktion und Verbrauch von Strom sich so koordinieren lassen, dass im Angebot wie in der Nachfrage möglichst wenige Spitzen entstehen. Wird das Angebot zu groß, kommen auf die Stromproduzenten entweder zeitweilig negative Preise zu. Dann müssen sie dafür bezahlen, dass ihr Strom über das große Netz irgendwo einen Abnehmer findet. Oder eine Anlage muss für eine Weile abgeschaltet werden. Wird dagegen die Nachfrage zu groß, muss Strom zugekauft werden, wahr-

„Früher kamen zu Energie-Informationsveranstaltungen nur ältere Männer. Frauen und Jüngere generell fehlten. Heute kommen alle“

Paul Kauten, E-Community

scheinlich im Großhandel über die für Luxemburg und Deutschland gemeinsam zuständige Strombörse. Das kann teuer werden. Dass die E-Community mit dem Beckericher Versorger Energy Revolt in Verbindung steht, der die Anliegen der Gemeinschaft teilt und am Windrad *Um Bierg* beteiligt ist, ändert daran nichts. Marktpreis ist Marktpreis.

Die Abhängigkeit vom großen Markt mit hohen Börsenpreisen oder Negativpreisen bei zu viel Angebot zu lindern, soll einerseits die Verbindung Windstrom mit Solarstrom helfen. Zum anderen drei Batterien von je 150 Kilowatt, die das Luxembourg Institute of Technology (List) zur Verfügung stellt. Inklusive einer Software, die eine Steuerung von Produktion und Verbrauch erlaubt. Klappen kann das, weil in Luxemburg jeder Stromverbraucher über einen digitalen „intelligenten“ Zähler verfügt, der im Viertelstundentakt misst. Und seit Kurzem gibt es *leneda.lu* – die Internetplattform liefert Daten über jegliches Strom-Teilen. Das List will mit den Batterien in Beckerich testen, wie je nach der Verfügbarkeit von und der Nachfrage nach Strom das Nachladen der Batterien besonders wirtschaftlich wird. „Es soll dabei kein ökonomischer Verlust entstehen“, sagt Pedro Rodrigues, Chef der Abteilung Clean Energy Systems am List. So ein „Management von Spitzen in Verbrauch und Angebot“ sei mangels Daten noch an nicht vielen Orten in Europa möglich. In Luxemburg schon.

Die Erprobung der Stromversorgung der Zukunft in Beckerich wird vom Leader-Programm der EU gefördert. Da habe jeder Teilnehmer ein Ziel, erläutert Paul Kauten. „Die Niederlande zum Beispiel wollen Staus in ihren Stromnetzen reduzieren. Wir wollen die lokale Stromproduktion maximieren und intelligent managen.“ Ein weiteres Projekt, ebenfalls im EU-Rahmen, soll Elektro-Autos mit ihren Batterien als Stabilisatoren fürs Stromnetz testen. Im Fachjargon heißt das „bidirektionales Laden“. In die eine Richtung wird die Batterie aufgetankt, in die andere Richtung gibt sie Strom ans Netz ab, während sie am Ladekabel hängt und falls das Netz Strom braucht. Wie beides am besten zusammenwirken kann, soll mit Künstlicher Intelligenz gesteuert werden.

Solche „Systemkopplungen“, sagt Paul Kauten, seien für die Stromversorgung der Zukunft von enormer Bedeutung. Eine Kopplung könne zum Beispiel auch darin bestehen, das Warmwasser in einem Boiler nicht nur über eine Wärmepumpe zu heizen, sondern zusätzlich über einen Heizwiderstand im Boiler. „Der würde aktiviert, wenn viel Strom zur Verfügung steht.“ Auch Nahwärmenetze ließen sich in so eine Kopplung einbeziehen.

All das klingt ziemlich nach Start-up und Experiment, und ist es wohl auch. Doch falls sich mit digitaler Steuerung und Künstlicher Intelligenz eine dezentrale Stromversorgung aufbauen lässt, die zuverlässig funktioniert, zu guten Preisen und ohne CO₂, wäre das ein immenser Schritt. Die Produktionskapazität nimmt zu. Allein die installierte Solarstromleistung nahm in Luxemburg von 394 Megawatt Ende 2023 auf 590 Megawatt dieses Frühjahr zu (ohne Unterscheidung, was das für Produzenten waren). E-Community hat geschätzt, welcher Bedarf in Beckerich sich allein vom Windrad *Um Bierg* decken ließe, wehte der Wind wie 2022: Die kommunalen Gebäude würden zu 86 Prozent versorgt, die Haushalte zu 72 Prozent und eine Auswahl von Betrieben zu 52 Prozent. Alles im Jahresschnitt. Womit aber lediglich 47 Prozent der Produktion verbraucht worden wären, der Rest hätte auf dem Markt verkauft werden können. Etienne Schneider hatte 2018 kommen sehen, dass dezentrale Produktion und Energiegemeinschaften die klassischen Versorger in Bedrängnis bringen. Damals wurden noch keine Batterien zur Speicherung von Strom vom Staat bezuschusst. Das ist heute anders. Und wenn voraussichtlich noch vor den Sommerferien die Solarstrom-Vorfinanzierung durch den Staat Gesetz wird, dürfte die Produktion weiter steigen. Die Zahl der Energiegemeinschaften auch. ●



Eine der drei Batterien des Luxembourg Institute of Technology



Plattform-Manager Paul Kauten: Eine Gemeinschaft diene auch dem sozialen Austausch



Wohnhaus in Beckerich. Dank Solarstrom und Wärmepumpe kommt es auf 50 Prozent Eigenversorgung

« Globalement positif »*

IIII Georges Canto

Comment se portent les pays d’Europe centrale et orientale qui ont rejoint l’UE en 2004

Le 1er mai 2004 fut une date particulière pour l’Union européenne avec l’adhésion simultanée de dix nouveaux pays. Le fonctionnement des institutions à quinze États membres était déjà souvent apparu chaotique. Mais un tel élargissement se révélait une décision éminemment politique. Car il s’agissait avant tout d’arrimer solidement et définitivement à l’Europe de l’ouest et du sud, huit pays sur les dix — Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Pologne, République tchèque, Slovaquie, Slovénie — qui faisaient jusqu’en 1989 partie du « bloc de l’est ». La date de l’adhésion ne relevait pas du hasard, comme pour effacer la trace des Premier mai du passé, jours emblématiques sous l’ère communiste. L’entrée dans l’UE y fut célébrée, davantage qu’à Malte et à Chypre (les deux autres entrants), par de grandes festivités. Elles se renouvellent à chaque date anniversaire. Mais l’enthousiasme faiblit. Car le chemin n’a pas été facile.

Au moment de leur adhésion les huit pays représentaient environ vingt pour cent de la population de l’UE à 25 mais seulement neuf pour cent de son PIB. Leur poids démographique est tombé à moins de seize pour cent dans l’UE à 27 d’aujourd’hui et leur poids économique atteint péniblement dix pour cent. Pourtant, sur vingt ans, une forme de rattrapage a eu lieu. Leur PIB nominal a été multiplié par 3,6 et leur PIB réel (après déduction de la hausse des prix) par 2,3, soit un rythme supérieur d’environ un tiers à celui des autres pays de l’UE. La croissance n’a pas été linéaire et surtout elle s’est avérée très variable d’un pays à l’autre. Elle a connu un sérieux « coup de mou » en 2024 dans la moitié des pays, qui font moins bien que la moyenne, la Lettonie étant même en récession, mais la Pologne et la Lituanie ont réalisé un remarquable 3,8 pour cent.

La croissance ne s’est pas traduite par un accroissement des inégalités. Selon Eurostat, en 2022, cinq pays sur les huit affichaient un « coefficient de Gini » inférieur à la moyenne

européenne et même à des pays comme la France, l’Allemagne et le Luxembourg. Peut-être une rémanence des politiques égalitaristes suivies pendant plus de quarante ans. Les trois pays baltes, les seuls à avoir été partie intégrante de l’URSS, font moins bien mais atteignent un niveau correct, peu éloigné de la moyenne.

Le chômage et la dette sont deux autres points positifs. Au début de l’année 2025, six pays sur les huit ayant adhéré en 2004 affichaient des taux de chômage inférieurs à la moyenne européenne, la République tchèque détenant même le record d’Europe tous pays confondus avec 2,6 pour cent (moins que la Suisse) tandis que la Pologne annonçait un très faible trois pour cent (soit la moitié du taux du Luxembourg). Les trois pays baltes étaient au-dessus de la moyenne avec des taux compris entre 6,5 et 7,3 pour cent, restant cependant très au-dessous de ceux de la France, de l’Espagne ou de l’Italie par exemple.

Alors que le montant de la dette publique tараude plusieurs grands pays de l’ouest et du sud de l’Europe où elle dépasse les cent pour cent du PIB (Belgique, Espagne, France, Grèce, Italie), l’endettement est bien contenu parmi les huit PECO étudiés, le plus endetté, la Hongrie, ne dépassant pas 73,5 pour cent à la fin 2024. L’Estonie affiche même un taux record de 23,6 pour cent, à faire pâlir tous les dirigeants des économies développées.

Mais les choses pourraient changer. Depuis l’invasion de l’Ukraine en 2022, plusieurs pays proches du front ont accru leurs dépenses militaires. Les trois pays baltes et la Pologne ont en effet une frontière commune avec la Russie, la Lituanie et la Pologne via l’enclave de Kaliningrad, dont la superficie est près de six fois supérieure à celle du Luxembourg. Par ailleurs la Lettonie, la Lituanie et la Pologne ont aussi une frontière avec la Biélorussie, totalement inféodée à Moscou. De ce fait ces pays consacrent déjà une importante part de leur PIB à la défense : la Pologne devrait atteindre 4,7 pour cent fin 2025, et les trois pays baltes (dont l’effort était compris entre 3 et 3,5 pour cent en 2024) pourraient passer à quatre pour cent à la même date. Début mai, la Lituanie a annoncé investir 1,1 milliard d’euros pour renforcer la protection de ses frontières avec la Russie et la Biélorussie, notamment avec des mines antichars.

Quant aux quatre autres pays ils participeront bon gré mal gré au plan ReArm Europe dévoilé début mars 2025 pour répondre au désengagement américain de la défense du continent. Autre bémol : l’inflation. Depuis leur adhésion, elle-ci a été en moyenne plus élevée dans les huit pays que dans le reste de l’UE, surtout dans les premières années à cause du développement rapide de la demande et des ajustements économiques réalisés. C’est encore le cas aujourd’hui. Alors que les prix augmentent à nouveau faiblement dans les pays d’Europe de l’ouest et du sud après les pics de 2022-2023, leur croissance annuelle en mars 2025 était comprise dans six d’entre eux entre 3,5 et 4,8 pour cent. Seules la République tchèque (2,7 pour cent) et la Slovénie (2,2 pour cent) connaissaient une inflation proche de la moyenne de l’UE (2,5 pour cent).

Les gros talons d’Achille restent le niveau de vie et la démographie. Malgré le rattrapage progressif en termes de PIB, le niveau de vie des habitants des huit pays ayant rejoint l’UE en 2004 reste notablement inférieur à celui des autres pays de l’Union. Ainsi en 2024, le PIB par habitant en valeur nominale était d’environ 24 300 euros en moyenne dans les huit pays, contre 42 800 euros en moyenne dans les 19 autres pays, soit un niveau inférieur de 43 pour cent. Les écarts étaient importants entre pays, l’Estonie, seul pays à approcher la moyenne européenne de 40 000 euros, affichant un PIB/h double de celui de la Hongrie ou de la Lettonie, bons derniers.

En raisonnant en « standards de pouvoirs d’achat » (SPA) pour éliminer l’incidence des niveaux de prix, très variables selon les pays, la différence est divisée par deux : le PIB/h moyen des huit pays n’est plus alors que de 21,5 pour cent inférieur. Mais elle reste sensible, d’autant qu’aucun d’eux ne se hisse au niveau de la moyenne générale de l’UE (37.600 euros en SPA). Depuis leur adhésion la population de ces huit pays a diminué, passant de 73,5 millions à 71 millions d’habitants. En cause la très faible fécondité dans le pays le plus peuplé, la Pologne, où elle n’est que de 1,29 enfant par femme. Mais la Lituanie est encore plus bas avec 1,27. Des chiffres inférieurs à la moyenne de l’UE (1,46). Cinq pays affichent cependant une fécondité supérieure, comprise entre 1,47 et 1,64, qui est toutefois insuffisante pour assurer le renouvellement des générations, et le solde naturel est désormais partout négatif.

Cette situation se rencontre dans la plupart des autres États membres de l’UE (seuls six d’entre eux présentaient un solde naturel positif en 2023) mais les pays d’Europe centrale se singularisent en rejetant la solution migratoire pour compenser l’évolution défavorable de leurs populations (totales et actives). C’est notamment le cas des quatre pays du groupe de Visegrád créé dès 1991 : Hongrie, Pologne, République tchèque et Slovaquie. Les deux premiers restent totalement opposés à l’immigration, refusant de se soumettre aux mécanismes de solidarité obligatoire de l’UE, tandis que les deux derniers sont aujourd’hui plus ouverts à une coopération européenne. La priorité est donnée à des mesures natalistes conservatrices : ainsi, le 29 avril le Premier ministre hongrois a proposé d’exempter d’impôts, à vie, les mères d’au moins deux enfants (celles de quatre enfants et plus sont déjà exemptées depuis 2020). Le Parlement permet également des inscriptions gratuites à la crèche, des aides au logement ou à l’achat de véhicule pour les familles. Des mesures qui devraient coûter 2,3 milliards d’euros d’ici 2029. ●

*Dans son discours d’ouverture du 23^e congrès du Parti communiste français le 9 mai 1979, son secrétaire général Georges Marchais, totalement aligné sur Moscou, avait qualifié de « globalement positif » le bilan des pays d’Europe de l’est sous l’ère communiste. La formule a fait florès en France. L’opinion commune est qu’elle s’applique bien mieux à la période 2004-2025 qu’à celle à laquelle G. Marchais faisait référence.

Bastions illibéraux

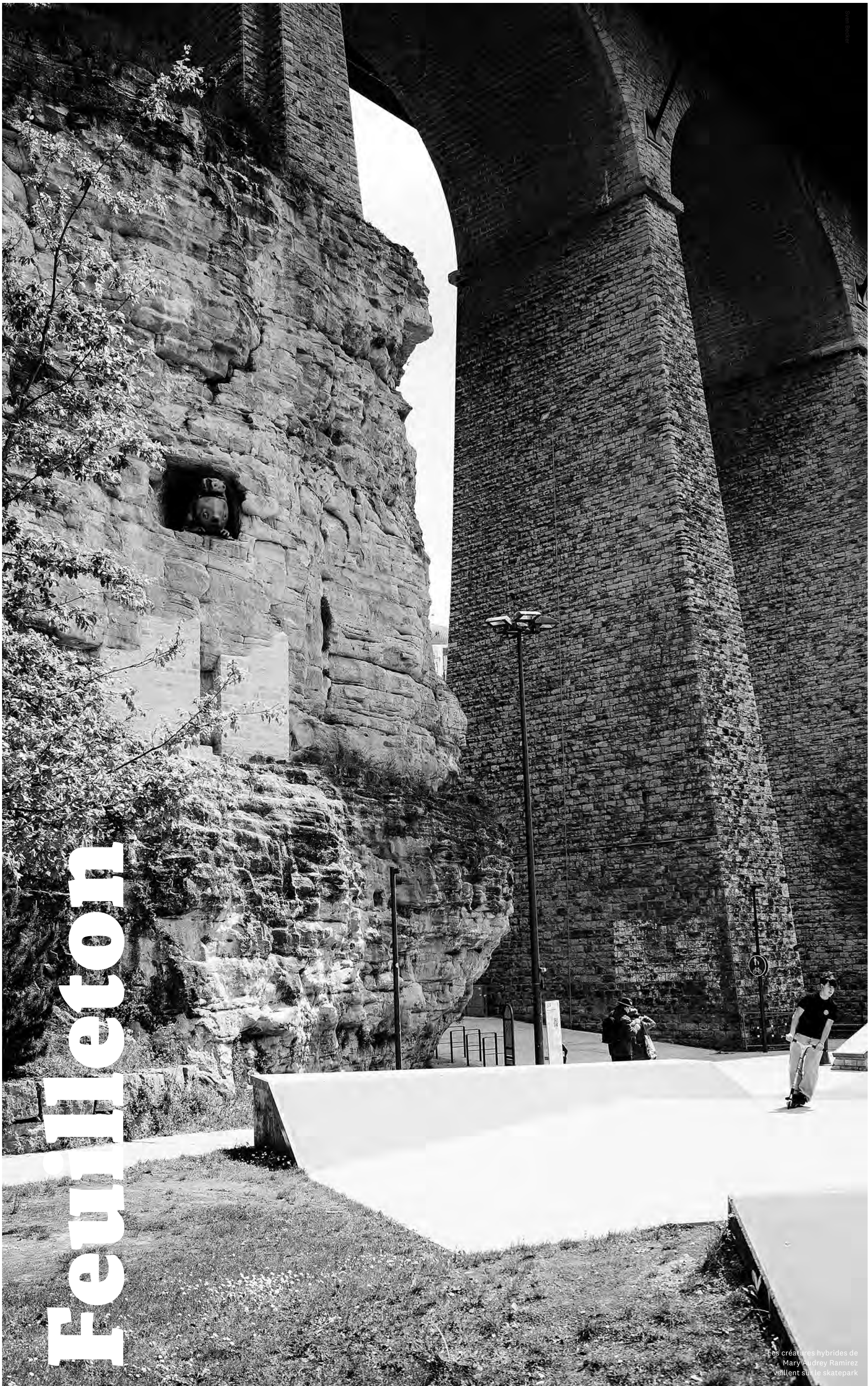
La Pologne, la Tchéquie et la Hongrie n’ont pas adopté l’euro, au grand dam des entrepreneurs et des touristes. Il s’agit en grande partie d’un choix politique. Juridiquement, ces pays sont tenus d’adopter l’euro dès qu’ils remplissent les critères économiques et juridiques requis (critères de Maastricht), ce qui est le cas, mais ils n’ont pas manifesté de volonté politique forte pour rejoindre la zone euro et n’ont pas pris les mesures nécessaires pour suivre les procédures, notamment l’entrée dans le Mécanisme de change européen (MCE), étape préalable obligatoire pendant laquelle les taux de change des pays candidats sont stabilisés avant d’introduire la monnaie unique.

Ces États retardent volontairement leur adhésion, principalement pour des raisons de souveraineté monétaire et de contexte politique national. Avec la Slovaquie et la Roumanie, la Pologne et la Hongrie sont de loin les pays les plus fréquemment qualifiés d’« illibéraux » en Europe, en raison de réformes structurelles affectant l’équilibre des pouvoirs, l’indépendance de la justice, la liberté des médias et le contrôle politique sur la société civile. GC

Célébration des vingt ans d’adhésion le 1er mai 2024 à Bruxelles



Feuilleton



Sébastien Bouchard

Les créatures hybrides de
Mary Audrey Ramirez
veillent sur le skatepark

De la nature de l’art

IIII France Clarinval

La Luga (Luxembourg Urban Garden) est inaugurée cette semaine. L’art doit y trouver sa place

Au cours d’une promenade dans le parc municipal Édouard-André, un passant s’étonne : le pavillon en bois, accolé au petit étang, subit des travaux. Des parois décorées de calligraphies asiatiques y prennent place. Un ouvrier, occupé à la tâche, lui apprend qu’un restaurant chinois va s’y installer, ce qui déclenche l’ire du promeneur, voyant une intrusion commerciale dans « son » parc. Renseignements pris, l’homme apprend qu’il s’agit d’une œuvre de l’artiste Roland Boden, installation conçue dans le cadre de la Luga (Luxembourg Urban Garden), inaugurée cette semaine.

L’anecdote, relatée par Boris Kremer, commissaire du volet artistique de la manifestation, prête à sourire. Elle révèle néanmoins le déficit de notoriété de cette exposition qui se déploie tout l’été dans les parcs de la capitale (et d’Ettelbruck). Cette histoire démontre aussi que l’art (contemporain en particulier) dans l’espace public requiert davantage de précaution et de médiation que les expositions muséales.

Lenjeu principal réside dans l’apparition de références esthétiques souvent codées, ou difficile à appréhender dans un environnement où elles étaient absentes. Leur irruption les rend d’autant plus visibles, suscite l’interrogation, parfois le rejet, voire des actes de vandalisme. Un appui politique solide et une médiation adaptée s’imposent. Si l’un d’entre eux fait défaut, des levées de boucliers d’habitants et des incompréhensions risquent de compromettre l’intention initiale. « Le ‘regardeur’ doit pouvoir prendre conscience du changement, de la raison d’être de l’intervention artistique et du sens de l’œuvre pour en dégager sa propre interprétation », recommande le ministère de la Culture en France.

Dans le cadre de la Luga, les réponses à ces enjeux restent simples : des panneaux explicatifs, dûment munis des sempiternels QR codes fourniront des informations complémentaires sur les projets paysagers ou artistiques. Des visites guidées sont également prévues. On peut

regretter une communication tardive pour cet événement dont les contours sont longtemps restés flous. Il y a encore quelques semaines, rares étaient ceux capables d’expliquer ce que recouvrait l’acronyme. Il faut dire que le concept a changé de cap à plusieurs reprises.

L’idée d’une vaste exposition horticole, portée par Niki Kirsch, président de la Fédération horticole luxembourgeoise, remonte à une quinzaine d’années. Le projet visait à valoriser les secteurs agricole et horticole du pays, ainsi que les avancées écologiques de la Ville de Luxembourg. À l’époque, Déi Gréng figuraient encore dans la majorité municipale. Cependant, le projet tarde à prendre forme. Ce n’est qu’en 2019 que l’asbl Luga voit le jour, et en 2021 qu’Ann Muller en devient la coordinatrice. Initialement prévue pour 2023, avec pour point d’orgue la renaturation de la Pétrusse, l’exposition est repoussée de deux ans à cause de la pandémie.

Les expositions de jardins urbains et d’horticulture s’inscrivent dans une longue tradition européenne, comme en témoignent les « Villes et villages fleuris » en France ou les *Landesgartenschauen* en Allemagne. L’ambition de la Luga lorgne plutôt vers des manifestations comme Lausanne Jardins ou le Festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire, dont la 34^e édition a débuté il y a trois semaines. Il représente un modèle du genre, combinant des jardins pérennes et éphémères créés par des paysagistes, des installations d’art contemporain, un centre de recherche et une collection de végétaux.

« Nous avons lancé de nombreux appels à projets, à l’échelle nationale et internationale, pour mobiliser architectes, paysagistes et artistes », indique Ann Muller. Le premier appel récolte 300 idées. Pendant les confinements, un écrémage naturel s’opère. D’autres projets affluent ensuite, la conception se précise, mais l’ampleur du chantier ne cesse de croître. Le budget grimpe finalement de dix à 22 millions d’euros, tandis qu’un fil rouge thématique s’impose : « Rendre visible l’invisible ». La coordinatrice insiste

sur la triple dimension de l’exposition : jardins urbains, installations paysagères et artistiques, et projets agricoles. Sur le plan, on identifie 53 points d’intérêt à travers la « ceinture verte » de la ville : parc Édouard-André, vallées de la Pétrusse et de l’Alzette, et Kirchberg. Le parcours s’étend sur onze kilomètres, auxquels s’ajoutent les projets agricoles situés à Ettelbruck. « En 2022, voyant que nous manquions de place, la ville d’Ettelbruck a proposé d’ajouter des terrains pour accueillir cette partie de la manifestation », précise-t-elle.

Dans ce vaste ensemble, le curateur luxembourgeois Boris Kremer a imaginé un parcours d’œuvres contemporaines intitulé *Animals of the Mind*. « On ne peut pas parler de flore sans évoquer la faune. Et nombre d’animaux qui la composent se rendent, pour certains, invisibles », justifie-t-il. Malgré son urbanisation, la ville regorge d’animaux qui y ont élu domicile : les domestiques partageant nos foyers ; renards, pigeons, insectes et autres dits « nuisibles » ou ceux élevés pour la consommation. À cela s’ajoutent les animaux qui peuplent nos contes, mythes et légendes.

Boris Kremer rappelle l’ancrage ancien des animaux dans l’art, dès la préhistoire. « Il y a fort à parier que le premier dessin humain (dans le sable ou sur une paroi) représentait un animal. Il est également probable qu’il ait été tracé avec son sang. » Outre les fonctions nourricière et motrice, les animaux ont tôt revêtu une fonction symbolique. Il cite l’écrivain britannique John Berger et son essai *Pourquoi regarder les animaux ?* (1977), remis récemment en lumière. Le curateur pointe la tension entre essentialisme et zoomorphisme, au cœur des débats sur notre relation au vivant. Les artistes réunis dans ce parcours s’inscrivent dans cette réflexion avec des œuvres créées (presque toutes) spécialement pour l’événement.

« Nous avons porté une attention particulière aux enjeux écologiques, tant pour la conception que pour le transport

[...]

La chapelle Saint-Quirin accueille une œuvre de Anne-Charlotte Finel



Boris Kremer, curateur de l'exposition *Animals of the Mind*



Sven Becker

[Suite de la page 17]

et l'installation des œuvres », précise Boris Kremer. Ainsi, l'usage du béton a été prohibé, les matériaux recyclés et recyclables privilégiés, les espèces et produits locaux plébiscités. Une fois l'exposition terminée, les lieux seront intégralement remis en état. Autre contrainte : garantir la sécurité des usagers, un impératif majeur dans tout projet artistique en espace public.

Commençons le parcours au cœur du parc municipal, on découvre « l'œuvre préférée de Lydie Polfer » : une poule monumentale, lisse et dorée, signée Atelier Van Lieshout. Le gallinacé prend la couleur d'un trophée et ses proportions hors normes nous rappellent les stéroïdes et hormones dopant les animaux dans les élevages industriels. Intitulée *Le Cri*, elle fait écho à l'œuvre célèbre de Munch, tout en exprimant la souffrance animale.

Un peu plus loin, une parcelle hérissée de tiges de métal évoque un champ de blé. Quelques oiseaux semblent pris au piège. *Harvest*, œuvre de l'artiste tchèque Anna Hulačová, dénonce l'idéologie qui façonne les pratiques agricoles et notre rapport au vivant. Issue d'une famille d'agriculteurs ayant connu le collectivisme soviétique, l'artiste met en lumière la disparition progressive des oiseaux des champs, victimes collatérales des insecticides qui éliminent leurs proies.

Pour les oiseaux également, *Pigeon Tower* du Studio Ossidiana offre un abri. Présentée initialement à la Biennale d'architecture de Venise en 2021, cette version revisitée du pigeonier se couvre de « plumes » métalliques et s'inspire de l'architecture médiévale. La structure questionne les lieux clos comme les zoos, les volières ou les cages, où se déroulent encore la majorité de nos interactions avec les animaux. Cette problématique donnera lieu

Le travail curatorial se perd un peu dans une masse de propositions issues de divers institutions et associations

à une exposition au Luxembourg centre for Architecture. *Lisières vivantes : vers une architecture de la cohabitation* dresse une cartographie des animaux et des plantes présents dans la ville de Luxembourg pour révéler les marges où les humains rencontrent la flore et la faune.

Plus bas, on arrive à la fameuse construction aux allures chinoises, le *Pavillon der Himmlischen Verheißung*, signé Roland Boden. L'artiste allemand explore de manière érudite et documentée les *pneumopteria* (littéralement « baleines célestes »), créatures mythiques et insaisissables. Il reconstitue le pavillon du jardin impérial Yuanmingyuan, détruit et pillé par les troupes britanniques et françaises en 1860, qui abritait jadis un immense vacuolithe, l'os de cet animal céleste. Boden enrichit son récit d'un lien inattendu avec le Luxembourg : un fragment de vacuolithe, aujourd'hui exposé, a été retrouvé dans une collection privée conservée par des sœurs franciscaines dont on connaît la proximité avec la Chine.

Dans la vallée de la Pétrusse, l'artiste suédois Henrik Håkansson installe *A Painting for Insects*, une grande toile jaune hérissée de pots de plantes, conçue pour attirer les pollinisateurs. Des semences locales de fleurs et d'herbes, semées tout autour, laisseront la nature compléter l'œuvre. Cette « peinture-écosphère » interroge la place de l'artiste, la stature du créateur et la notion d'intervention humaine.

Les habitués du skatepark lèveront-ils les yeux pour apercevoir, dans une anfractuosité de la paroi rocheuse *Blobby and Boo*, les créatures installées par la Luxembourgeoise Mary Audrey Ramirez ? Discrètes et imprévisibles, elles semblent s'échapper des casemates pour venir à notre rencontre. Personnages hybrides, animaux imaginaires créés numériquement, ils bouleversent nos préjugés et interroger la sentience – cette capacité à ressentir la douleur ou les émotions, longtemps considérée comme réservée aux animaux humains. Face à elles, les sculptures en bois de Laurent Le Deunff représentent des figures plus familières : cerf, renard, souris, tourterelle... Inspirées du bestiaire littéraire luxembourgeois. Montées sur de longs socles rectangulaire, ces têtes rappellent les distributeurs de la célèbre marque de bonbons Pez.

À proximité, la chapelle Saint-Quirin, taillée dans le rocher en 1355 – le toit et le petit clocher ne furent ajoutés qu'à la fin du 19^e siècle – est un de ces endroits fascinants parce qu'inaccessible. La vidéaste française Anne-Charlotte Finel y projette *Sphinx*, un diptyque poétique où elle essaye d'apercevoir ce papillon de nuit. Filmées à l'aube et au crépuscule sans apport lumineux, les scènes captent les fleurs qu'il butine. L'image, floue et saturée, oscille entre abstraction et mystère.

Le parcours s'achève par une expérience participative. Inspirés d'un proverbe turc – « *tout couche sous le kepenek* » – Cengiz Hartlap et Sara Lefebvre invitent les visiteurs à enfiler cette cape de berger des plateaux montagneux d'Anatolie en laine de mouton feutrée. Ainsi vêtus, les participants pourront déambuler, guidés par un récit historique autour des pratiques pastorales et agricoles qui caractérisaient la vallée de la Pétrusse jusqu'au 19^e siècle.

Ce parcours artistique n'empêche en rien l'appréciation du parcours paysagé et des jardins aménagés. Il est d'ailleurs difficile d'identifier quelles sont les interventions artistiques liées à l'exposition *Animals of the Mind* et celles qui proviennent d'autres projets. Le travail curatorial se perd un peu dans une masse de propositions issues de diverses institutions et associations. Au fil des mois, au gré de la météo, toutes les installations évolueront. La Luga se veut aussi un laboratoire où expérimenter les interactions avec la nature. ●



Sven Becker

Le Cri d'Atelier Van Lieshout, l'œuvre préférée de Lydie Polfer



Avec Harvest, Anna Hulačová enferme les oiseaux dans un champ de blés



Les Totems de Laurent Le Deunff

Cendrillon aux mains d'argent

IIII Andreas Rey



Simon Gosselin

Le metteur en scène s'inspire du cinéma américain, Tim Burton en tête

Créée à Nancy, *La Cenerentola* de Rossini sera prochainement sur les planches du Grand théâtre. Opéra de jeunesse – Rossini n'avait que 25 ans lors de son écriture – ce *dramma giocoso* rappelle les *opera seria* avec sa morale ainsi que, comme souvent avec lui, Mozart avec sa légèreté profonde et sa symétrie. Rossini y montre son espièglerie charmante, en une musique virtuose, rapide et pleine de rebonds. Il faut avoir sa malice pour reconnaître dans le conte *Cendrillon* de Charles Perrault la trame élémentaire d'un opéra. Certes, la marâtre est ici remplacée par un père indigne et le soulèvement de voir par un bracelet, mais sinon tout y est.

Comme souvent chez Rossini, la musique orchestrale, autant que celle des chanteurs, est vivante, malicieuse et colorée. Il serait même permis de dire, que le drame n'existe que pour elle, tant la maigreur psychologique et narrative du drame est saisissante. Le chef d'orchestre Giulio Cilona retransmet fort bien ses phrases au rythme soutenu et fait dialoguer aussi bien les vents avec les cordes. S'il maîtrise correctement les exigences orchestrales rossiniennes d'un point de vue purement technique, il semble ne pas avoir saisi ce qu'elles retransmettent. L'orchestre de Rossini commente l'action avec un ton amusé, vif et spirituel, qu'il communique au spectateur. Ce n'est pas qu'une musique de fond. Il manque au chef belge-américain une petite audace supplémentaire afin de totalement emporter l'auditoire. Ne lui jetons cependant pas la pierre, il est l'un des rares éléments plaisants de cette production.

La mise en scène de Fabrice Murgia puise son inspiration dans le cinéma américain, du côté des films fantastiques et gothiques à la Tim Burton. Le metteur en scène belge semble vouloir nuire à l'opéra, tant sa laideur, et par endroit, sa vulgarité, domine. À ce niveau, on se demande s'il ne se sert pas de la scène contre l'opéra en tant que genre artistique, en

barbouillant le plateau de couleurs sales, en vêtant les interprètes de costumes lourds et en ridiculisant les personnages.

La scène d'abord, imaginée comme un hôtel de bas étage, dans lequel Angelina (Cendrillon) travaille comme domestique et loge sous un grand escalier comme Harry Potter. L'endroit est dominé par des tons verdâtres et brunâtres. Un grand disque suspendu au-dessus du bar sert d'écran à des projections diverses. Les caméramans entourant les protagonistes ne semblent pas très bien savoir quoi filmer. Cet écran montre ainsi pêle-mêle le père d'Angelina, ses sœurs, Angelina, le chef d'orchestre et l'orchestre. Le projectionniste non plus ne sait pas trop quoi projeter. Il montre ainsi des images de la guérite de la malheureuse, des archives et Angelina venant au bal au milieu de tout cela. Il ne sait pas non plus où projeter. Parfois le fond de scène sert d'écran à son tour. Rarement une telle installation aura été aussi confuse, brouillant l'attention, aléatoire et inutile. Pire : un léger décalage entre la projection et les voix rend ce fatras encore plus ridicule encore.

Les costumes ensuite. Angelina et le prince, et par suite tous les personnages de la cour comme Dandini (son valet de pied) et Alidoro (le chambellan), sont vêtus en un style mêlant emo et gothique. Certains de leurs habits comme leurs pantalons sont déchirés. Angelina porte un collier clouté, des cheveux verts, un maquillage blanchâtre avec un rouge à lèvres noir. Don Ramiro (le prince) quant à lui, le même maquillage que son aimée, des vêtements en latex noirs. Les sœurs de Angelina, bimbo adolescentes, chaussent des bottes à semelles et talons de plusieurs centimètres, des chaussettes à fleurs, et durant le bal, l'une d'elles revêt une combinaison moulante en latex rouge vif à cornes. Don Magnifico (le père), caricature du *redneck*, une casquette « Make opera great again », des survêtements et une moustache tombante jusqu'aux jointures des lèvres.

Couleurs sales, costumes lourds et projections confuses ne servent en rien cet opéra

La gestuelle et le jeu d'acteur encore. Le pire étant sans doute le Don Magnifico du baryton hongrois Gyula Nagy tellement caricatural et grossier que cela en devient gênant, comme lorsqu'il danse tandis que Angelina chante ou qu'il s'effondre, ivre devant le chœur. Le valet Dandini en livreur de pizza pour éprouver la générosité des filles Magnifico n'est pas mal non plus dans son genre. Ou Alidoro qui sort de sous la table pour s'adresser à Don Romiro. Ou encore Don Romiro, qui commence par laper une flaque brune au sol. La direction d'acteur ridiculise en permanence les personnages, et ce faisant escamote elle aussi l'opéra et le conte de fée. L'humour n'excuse pas tout.

Cette esthétique vient à son paroxysme durant le bal du troisième acte. Costumes et décor s'inspirent alors des films d'horreur, tous azimuts. De Don Ramiro à la tête de *Frankenstein*, aux chœurs en zombies, y compris après le bal, des sœurs liées par la face comme les cénobites jumeaux de *Hellraiser*, aux bouches sur les côtés de *Frankenstein Junior*, et jusqu'à la robe d'Angelina rappelant celle dans *Dracula*, tout y passe, sans qu'il ne soit expliqué le lien entre ces films d'horreur et ce conte de fée, et surtout sans finesse. Cette mise en scène réussit ainsi à

insister sur les longueurs du libretto au lieu de les faire oublier.

À cela s'ajoute enfin un plateau vocal d'une grande disparité. Si le soprano de la française Héloïse Poulet et le mezzo de sa compatriote Alix Le Saux en sœurs Magnifico gardent une grande clarté en une articulation sans faille durant l'opéra, comme durant leur premier et dernier duos, et si surtout le mezzo de l'écossaise Beth Taylor en Angelina, au phrasé rond et voluptueux tenant du bel canto, comme le montre son *Una volta c'era un re*, est charmeur, il n'en est pas hélas de même pour les chanteurs. Seul le ténor italien Dave Monaco en Don Ramiro au bel canto léger, frais et expressif, ainsi que ses arias telles que *Quell'accento*, et ses récitatifs francs comme celui durant lequel il tient tête à son futur beau-père, garde suffisamment de naturel pour plaire. Le baryton italien Alessio Arduini bien que possédant un timbre fort et serein, ne parvient pas à plaire outre mesure, et le baryton-basse Sam Carl en Alidoro garde un timbre intéressant mais sans véritable éclat. L'aria durant laquelle Alidoro présente sa robe à Angelina au lieu d'emporter s'étire en longueur, et le premier aria de Dandini du premier acte semble artificiel, par exemple. Gyula Nagy malgré ses nombreux arias ne parvient pas à sortir son chant du ridicule grossier imposé à son rôle. Il y reste embourbé jusqu'à la fin. Le chœur de l'opéra de Nancy ordinairement si ferme et sûr, sans doute gêné dans son avachissement de zombie, semble bien mou et anecdotique ici.

Les productions de l'opéra de Lorraine ont su nous charmer par le passé avec *Così fan tutte* ou *Tosca*, nul doute qu'elles le referont dans leurs productions suivantes. ●

La Cenerentola, les 21 et 23 mai au Grand théâtre de la Ville de Luxembourg. Production de l'Opéra national de Lorraine en collaboration avec l'opéra de Reims et le théâtre de Caen.

Eng Realitéit fir sech afuerderen

IIII Jeff Schinker

LTZBG heescht dem Samuel Hamen säin neie Geschichtsband, a wie gemengt hätt, nom Georges Perec senger *Disparition* hätt de Lëtzebuerger Auteur elo wéi eng Zort literareschen David Copperfield (e bësse méi wéi) all d’Vokaler aus sengen Texter gezaubert, wien also während dem Dechiffrière vum Titel op d’Iddi koum, nom Tomas Bjørnstad sengem Lipogramm (*Die Verlorenen*, 2024) wieren d’Éditions Guy Binsfeld elo definitiv zur Heemecht vun enger neier Schoul vu Lëtzebuerger Avant-Garde-Auteurs ginn, déi sech un der Praxis vum Oulipo inspiréieren, gëtt scho beim Ënner-titel enges Bessere beléiert: An enger Zäit, an där literaresch Polyphonie quasi zu engem Garant vun ästhetescher Qualitéit ginn ass, bitt *LTZGB* „dräi eestëmmeg Geschichten“ – an deit scho mat dësem Schwéierpunkt op der Eestëmmegkeet doropshin, dass déi dräi Figuren, déi an *LTZBG* d’Wuert kréien, net just am Land Lëtzebuerg, ma och an hirer eegener Erzielschläif agespaart sinn.

Eestëmmegkeet bedeit hei nämlech: Déi dräi Figuren, déi de Samuel Hamen schwätzen doet, verweigere (aus ënnerschiddleche Grënn) all Dialog, esou dass jiddwer Manifestatioun vun enger anerer Stëmm ee linguistesche Friemkierper ass, deen net éierens een Dialog opmécht, ma an de jeeweilege Monolog inkorporéiert gëtt – entweder, andeems en déi eege Weltsiicht bestätegt oder well en als Feindbild dënge kann. Hei si mer wäit vun engem Bachthin senger Polyphonie, senger karnavalesker Ëmkéierung: Dem Hamen seng Figuren leiden, well si aus der Britt vun der Lëtzebuerger Identitéit net erausfannen, well den Horizont vun de Méiglechkeeten sech mat der Perspektivlosegkeet vum Lëtzebuerger Wuelstand reift, well Identitéit hei just bedeit, dass een identesch mat deem ass, wat dat glat Spigelbild vun engem Lëtzebuerger Narrativ engem zeréck an d’Gladder geheet: „Ech war matzen an der Lëtzebuerger Wierklechkeet. Se war kleng a penibel a bürokratesch, an engems dichteg an iwwerdriwwen a vu Blannheet geschloen. [...] Ech krut et mat der Angscht ze dinn. Well ech mat hir identesch war. Hei war glat näischt méiglech.“

Agespaart an der Erkenntnis, dass se trotz hirem Wunsch no Ausbroch iergendwéi festsetzen, monologéieren sech hei dräi Figuren a Rage: De jonken a wuel bewusst geschlechtslosen „Elterendeel“, dee mat Porte-Bébee a Contenant vum Porte-Bébee an engem Koup Rindenmulch am Hollerecher Virgärtche vun enger spiisseger Famill steet an do am léifste wéilt Wuerzele schloen an zum Hieselter ginn, esou laang dëse Prozess vum Wuerzelschloen e géint déi scho bal albdramhaft Existenz géif immuniséieren, déi en observéiere muss.

Den ale Kregéiler, dee senger Roserei iwwert ee Land, dat sech esou séier an esou bestänneg geännert huet, dass en et net méi erëm erkennt, um Internet fräie Laf léisst – als éischt mat negative Bewäertungen op Google, da mat rosene Kommentarer, duerch déi den eeleren Troll net just um dem Guy Rewenig seng *angry old men*, ma och un dem Noah Baumbach säi vum Ben Stiller gespiilte Greenberg erënnert, deen de ganze léiwen Dag soss näischt gemaach huet ewéi Maulbréiwer u Jänni a Männi ze adresséieren.

An déi jonk Entrepreneuse mat hollännesch-portugiseschen Elteren, déi op Rotschlo vun hirem Literaten-Ex een op Kniddele spezialisierte Foodtruck opgemaach huet, an deem si wéinst engem Schluet festsëtzt an déi vun hirer Isolatioun profitéiert, fir hir Relatioun mat engem toxeschen an arrogante Personnage, deen an der Ambiguitéit vum literareschen Discours eng Legitimitéit fir ee postmodern-ironescht Verhale fënnt, dat zwar um Pabeier elegant a clever kléngt, an der Praxis awer just iergerlech a blaséiert ass, an enger Sproochnoriicht ze exorziséieren: Well hir ganz Be-

zéiung just ee Monolog vum Literaten-Ex war, deen hien „als Dialog gerësch“ huet, doet et hir richteg gutt, him ze héieren ze ginn, wéi hie grad net äntwere kann.

No der Sci-Fi-Dystopie *Wie die Fliegen*, déi 2024 mam Servais-Präis ausgezeechent gouf, kéiert de Samuel Hamen säi schaarfe Bléck zeréck op säin Heemechtsland fir do weider ze fueren, wou *Zeechen*, seng lescht Publikatioun bei den éditions Guy Binsfeld, opgehalen hat.

Ma net just feelen hei ebe méi Vokalen, wéi *Zeechen* der ze vill hat, och huet sech de Bléck op d’Land verréckelt, si mer net méi bei fragmentaresche Kandheetserënnerungen an der Fro, wat mer dovunner als identitéitsstëftend Momenter fir eis Konstruktioun vun engem Erwuesseneliwe mat eriwwer retten, ma bei dräi desillusiounéierte Figuren, déi sech et op

wëssen, well se es genuch hu vun all de „mega-mega-Leit, déi net prett sinn, hier Versioun vun deem, wat richteg ass, opzeginn“.

A well si es midd sinn, dass d’ „Versioun vun deem wat richteg ass“ eben ëmmer just déi ass vun de Virgäerteche-Besëtzer, vun de Logistikszentrumbedreiweren, déi Camion-Chauffeuren an aner „Nomade vum Näischt“ a monstruëse Betons-Cube tëschelageren – oder déi vun den Intelloen aus guddem Haus, déi nom Germanistik-Studium am Duerfcafé ëmmer en Tick ze haart iwwert Literatur poteren, well se hoffen, hir intellektuell Superioritéit géif der Serveuse imponéieren.

Dohier kënn dann och dem Elterendeel seng Roserei iwwert de beschte Frënd, dohier de Versuch, de Kollege vum Status vum beschten op dee vum besseren, da vum gudden, da vum just nach okaye Frënd ze deklasséieren, just well deen him op säi Gesouers iwwert seng Weltmiddegkeet mat engem Ursula K. Le Guin-Zitat äntwert, dat sech wéi ee Sproch aus engem Selbstoptiméierungsbuch liest: *It doesn’t have to be the way it is*.

Well dat net just „Kitsch a Quatsch“ ass – d’Erzielfigur vergësst dobäi awer, dass d’Ursula Le Guin¹ pertinent zivilisatoresch Iwwerleeungen iwwert maskulin Narrative verfaasst a versicht huet, sech virzustellen, wéi d’Mënschheet sech Geschichte géif erzielen, wann de Schwéierpunkt net eleng op d’Erzielung vun de Jeeëren geluecht gi wier –, ma virun allem just vun deene Leit gesot gëtt, fir déi alternativ Welten just als Eskapismus fir Geeks oder Gedankenexperimenter fir Philosophen existéieren, an net vun deenen, déi effektiv eng aner Welt brächten.

Beim Hamen sengem fir d’Bün konzipéierten Triptychon kritt een heiansdo d’Gefill, dass den Auteur sech e bëssen ze vill zeréckhält, wéi wa seng quasi phenomenologesch Observatiounen géifen zécken, esou bësser ze sinn, wéi de Kontext et eigentlech gebraucht oder zumindest justifiéiert hätt.

Esou bleift beispillsweis d’Oplëschung vun all de Kulturevents, fir déi de Kniddeltruck an den Asaz geruff gëtt, iergendwéi ze brav, a wann d’Erzielerin dann iergendwann an engem Befreiungsschlag géint d’Ënnerdréckung vum kulturell branchéierten Ex de ganze Genre vun der Jazzmusek zur Sau mécht, ruddert se nees zeréck a mengt, et géif wansinneg gutt doen, esou ze iwwerdreiwen, wéi wann den Auteur dem Lieser net ganz géif zoutrauen, eng Hyperbole ze erkennen oder en Angscht gehat hätt, zukünftege musikaalesch Begleeder vu Liesungssoiréen ze vill op d’Féiss ze trëppelen. Esou wierkt *LTZBG* plazeweis wéi eng Band, déi net hiert eegent, ma d’Hotelzëmmer vun enger anerer Band zerleet, fir duerno diskret zeréck an hir Suite ze pilgeren an do beim Roomservice eng Pasta ze bestellen.

Nawell bleift *Genuch ze dinn* dee stäerksten Text vum Band², dat well *Vehement* ginn sech ze vill wéi en agreabele Pastiche vun engem Guy-Rewenig-Text liest a well *Um Enn sinn*, deen ee virun engem knappe Joer am TNL ënnert dem Titel *Ech sinn um Enn vun deem, wat ass* op enger Bün erliewe konnt³, trotz de ville Schichten, déi sech iwwert d’Erzielung leeën, an trotz den excellente sproochlechen Trouvaillen eng Kritik vum Lëtzebuerger Wuelstand ass, déi sech gutt an de Bibliothéike vu genee deene Leit, déi vun der Kritik viséiert sinn, géif maachen – an déi liicht ze manéiert ass, fir richteg wéi ze doen. ●



Samuel Hamen

verschiedene Plätzen um Spektrum vun der Hoffnungslosegkeet an der Flemm (méi oder manner) bequeem gemaach hunn. Kuerz: Tëscht den haarde Konsonante vu *LTZBG* felt den dräi Figuren vläicht de Vokal, deen et hinnen erlabe géif, hiren Degoût, ma awer och hir Freed, hir Erliichterung auszedecken.

De Virgärtchen, d’Buedzëmmer an de Foodtruck ginn allen dräi zu Huis Closen, déi verschidde Kreeser vun der Lëtzebuerger Wuelstandshell ausmaachen, zeechnen esou eng prä-apokalyptesch Topografie vum Grand-Duché – an erënnere deels un ee Beckett-Stéck, wann de Beckett de Pech gehat hätt, als Lëtzebuerger am 21. Joerhonnert missen ze liewen.

Dräi Existenzen, dräi Fragmenter, dräi Sakgaassen, an deenen déi dräi Figuren hire Sproochmotor mam Bensinn vun der Roserei fidderen, well se ausserhalb vun der Sprooch keen Auswee méi

¹ Där hiren Numm den Auteur falsch schreift.

² Wéi eng clever Band dat och mat de manner gudde Songs op hire Placken mécht, ass dëse Monolog an der Métt vum Recueil ënnerbruecht.

³ Wat eventuell am Paratext vum Buch hätt kéinten erwänt ginn.

LÄSTERLITANEIEN

Weltrettung in der Weinstube

Notizen zu Rausch und Ernüchterung

IIII Guy Rewenig

Ja, es ist immer wieder schön, wenn am Ende des Tunnels unverhofft ein Lichtlein blinkt. Inmitten der großen weltweiten Verwirrung greifen wir dankbar nach jedem Strohalm, der uns Halt verspricht. Wir sind geradezu süchtig nach guten Nachrichten und suchen neue Ansätze, frische Perspektiven und überraschend positive Initiativen, die uns aus dem geopolitischen Schlamassel befreien könnten. Und plötzlich jubilierten wir: Es gibt noch Wunder! Verschmähen wir sie nicht. Richten wir unseren Blick nach Süden, ins Herz der Minetteregion. Dort wurden fast zeitgleich zwei neue Weinstuben eröffnet, eine in Düdelingen und eine in Differdingen. Das ist höchst erstaunlich zu einem Zeitpunkt, da europaweit der Weinkonsum auf breiter Ebene sinkt und die Winzer dramatische Absatzeinbußen beklagen. Könnte es sein, dass hier mit hohem Risiko auf das falsche Pferd gesetzt wird? Haben wir es mit Idealisten zu tun, die den Zeitgeist mangelhaft interpretieren? Keine Bange: So ist es nicht. Vielmehr schwingt sich ausgerechnet die Minetteregion zur Speerspitze einer neuen Weinkultur auf. Seit die halbe *Tageblatt*-Redaktion sich freiwillig vinifiziert hat und regelmäßig im Weinberg malocht, ist der Trend nicht mehr aufzuhalten. Das weitgehend verblichene Eisenerzbecken wird vom Weinfieber erfasst. Nun macht sich konsequenterweise die Weinstuben-Euphorie breit.

„Morgens aufstehen und glücklich sein“, beschreibt der Düdelinger „WäinStuff“-Inhaber das Ziel seiner Lokalgründung. Wein als privater Glücksbeschleuniger ist sicher ein charmantes Ziel. Der vinophile Mann hat früher als Busfahrer gearbeitet und weiß: Das Klirren der Weingläser beim Anstoßen ist ungleich angenehmer als das monotone Motordröhnen im Bus. Auch seine künftige Klientel unterscheidet sich wesentlich von den oft übelgelaunten, griesgrämigen, streitsüchtigen, vom öffentlichen Transport gebeutelten Busbenutzern: Weintrinker haben immer ein Leuchten in den Augen. Sie sind immer friedlich und voller guter Absichten. Wer’s nicht glaubt, wird (wein)selig.

Der Differdinger „Monni Tino“-Betreiber geht gar einen entscheidenden Schritt weiter. Für ihn ist der eifrige Weinkonsum im Kern eine Stadtverbesserungsinitiative. Nicht nur das persönliche Wohlbefinden soll gestärkt werden, die ganze Stadt soll sich im Weinrausch zu Glanz und Glorie aufschwingen. „Die Stadt wird neu aufblühen“, prophezeit er den Differdingern. Wenn sich nur genügend Wohlgesinnte in seinem Lokal versammeln und Gläschen um Gläschen dem fröhlichen Herrn Bacchus huldigen, weitet sich bald der Horizont, und die Stadt wird, wie von Geisterhand bewegt, ihre Lasten und Probleme abschütteln.

„Morgens aufstehen und glücklich sein“? Wie soll das gehen? Jeden Morgen springen mich aus den Presse-schlagzeilen Verbrechervisagen an, ich bin umzingelt von Staatsterroristen und Massenmördern. Im Westen ein großenhirnsinniger Selbstbewunderer auf Rache-feldzug, der keinen Tag verstreichen lässt, ohne seine Hirnrissigkeit und persönliche Profitgier zum Maßstab des Weltgeschehens zu erheben, im Osten ein eroberungssüchtiger brtualer Gopnik („Hinterhofschläger“, so nennt der im Exil lebende russische Schriftsteller Viktor Jerofejew den kriegslüsternen Putin), dazwischen in allen Himmelsrichtungen Autokraten, Faschisten, Gesetzesbrecher, Schlächter, Folterer und Vergewaltiger jeder Couleur: Muss ich mir das antun? Soll wirklich jeder Tag mit Brechreiz und Niedergeschlagenheit beginnen? Nein, auf gar keinen Fall. Also auf in die elysischen Weingefilde von Düdelingen und Differdingen!

Ich habe voller Begeisterung die Probe aufs Exempel gemacht und mir die wundersame Wandlung der Stadt

Differdingen aus nächster Nähe angeschaut. Ja, die Prophezeiung des Weinbar-Betreibers stimmt! Je mehr Wein in geselliger Runde getrunken wird, umso schneller entgiften sich die industriellen Schrotthalden. Ich kippe zwei Riesling hinter die Binde, und schon atme ich saubere Luft. Ich schlürfe einen würzigen Montepulciano d’Abruzzo, und gleich ist die Wohnungsmisere behoben. Ja, die neue Weinbar ist ein Laboratorium der Gesellschaftserneuerung. Ja, Wein verückt und bewirkt schnell eine Hochstimmung. Sobald der edle Nektar seine Wirkung in den Adern entfaltet, überwältigt mich eine außerordentliche Milde und Versöhnungsbereitschaft. Nach dem dritten Glas bin ich so besänftigt, dass ich meine Todfeinde umarmen könnte. Nach dem sechsten Glas gleite ich unwiderstehlich in die halluzinatorische Phase hinein, ich werde von mesianischen Visionen heimgesucht und möchte auf der Stelle die gesamte Menschheit mit meinem Gefühlsüberschwang anstecken. Nicht zu reden vom siebten, achten oder neunten Glas: Da erscheint mir nicht nur Differdingen, sondern das ganze Land im Strahlenkranz. Ich blicke betört himmelwärts, aus dem lichten Gewölk erschallt eine mächtige Stimme: Friede auf Erden den Menschen, die guten Weinwillens sind! Ja, Wein ist ein unschlagbares Aphrodisiakum, auf das keiner verzichten sollte. Und eine Weinbar ist nichts anderes als der Mittelpunkt der Welt: ein Sehnsuchtsort mit fast schon tropischem Feuchtigkeitsgrad. Hier ist gut sein, hier will ich bleiben.

Durchs Weinstubenfenster sehe ich draußen überall zutiefst friedfertige Differdinger wandeln, sie umarmen sich, lachen miteinander, trösten sich, haben nur nette Worte füreinander und strotzen förmlich vor Hilfsbereitschaft. Nirgendwo auch nur die geringste Spur von Streitlust, Gegnerschaft oder gar wüstem Hass. Ja, die Stadt hat sich zum Guten gewandelt, sie steigt auf wie der Phönix aus der Asche, mir wird ganz warm ums Herz. In Düdelingen ist es sicher nicht anders. Auch dort schwappt bestimmt eine wahre Flutwelle von Sympathie und Menschenliebe durch die Straßen und die Düdelinger überschlagen sich vor Zartgefühl und Fürsorglichkeit.



Hier ist es gut, hier will ich bleiben. In der Weinbar

Dann am nächsten Morgen der herbe Rückschlag: nicht nur Katerstimmung, sondern totale Ernüchterung. Die strukturelle, geradezu systemische Weinseligkeit ist auf einen Schlag verflogen. Aus einem fahrenden Auto heraus werden ausgerechnet auf ein Differdinger Bistro Schüsse abgefeuert. Hinter dem Anschlag verbirgt sich offenbar eine abgründig mafiose Geschichte, deren Aufklärung langwierig sein wird. Die Gemeinde muss öffentlich zugeben, dass ihr Aktionsplan gegen die innerstädtische Kriminalität seit drei Jahren nicht greift. Ausgerechnet vor bestimmten Differdinger Cafés häufen sich die Fälle gewalttätiger Auseinandersetzungen. Ich bin entsetzt und denke: Hoffentlich ist in Düdelingen alles ganz anders.

Dafür gibt es leider keine Anzeichen. Wein kann des Teufels sein, wie die Karriere des höchst weinaffinen Herrn Gloden aus Grevenmacher beweist. Von der Weinwelle wurde er zunächst ins Bürgermeisteramt gespült, dann ins Innenministerium, wo er sich seit anderthalb Jahren – frei nach dem Motto „MAGA – Make Arrogance Great Again“ – als menschenverachtender Ordnungswüterich profiliert. Wein ist also nicht automatisch eine Sanftheitsdroge. Bei machtbesessenen Sturköpfen setzt der Traubennektar leider destruktive Energien frei und befördert niedere Instinkte zutage. Eigentlich müsste auf jeder Flasche ein Warnhinweis stehen: „Le vin nuit gravement à votre lucidité. Il peut accentuer vos fantasmes sécuritaires.“

Falls den Inhabern der neuen romantischen Minnett-Weinstuben ihr eigenes Überleben wichtig ist, wären sie gut beraten, mindestens ein selektives Augenmerk auf ihre Kundschaft zu richten: „Platzverweis renforcé“ für Trinker mit Gloden-Mentalität, aber ein reserviertes Plätzchen am Stammtisch für die Opfer staatlicher Willkür, unter der liebevollen Obhut spendabler Menschenfreunde. Das wäre doch eine lebenswerte Utopie. Alle Besserung beginnt stets mit kleinen Schritten. Prost! Aber wieso bin ich plötzlich so misstrauisch gegenüber weingesteuerten Gesellschaftsmodellen? Und jetzt? Uns bleibt nur, mit Bertolt Brecht zu klagen: Der Vorhang zu und alle Fragen offen. ●



Der Film begleitet den peruanischen Torero Andrés Roca Rey

Grausame Schönheit

III Marc Trappendreher

Mit *Tardes de soledad* – zu Deutsch „Nachmittage der Einsamkeit“ – wendet sich der katalanische Regisseur Albert Serra erstmals dem Dokumentarfilm zu. Bekannt wurde er bislang vor allem durch seine stilistisch radikalen Spielfilme wie *La mort de Louis XIV* (2016) oder *Pacifiction* (2022), in denen er historische Figuren und politische Machtstrukturen in kunstvoll komponierten Bildern inszenierte. In seinem neuen Werk widmet er sich einem realen und zugleich höchst umstrittenen Thema: dem Stierkampf. Dabei begleitet er den peruanischen Torero Andrés Roca Rey, einen der bekanntesten und gefeiertsten Matadore der Gegenwart, den viele als Superstar oder gar als „Lionel Messi der Corrida“ bezeichnen.

Schon in der Eröffnungssequenz setzt Serra ein eindringliches Bild: Ein Stier blickt direkt in die Kamera, also auch in die Augen der Zuschauenden – eine Begegnung von erschreckender Unmittelbarkeit. Es folgt der Blick eines Toreros, konzentriert, doch zugleich wie entrückt. Über dieser dichten visuellen Stimmung liegt ein dunkler Klangteppich, der mit dröhnenden Bässen den Filmtitel in roten Lettern ankündigt. An wessen Einsamkeit werden wir da angebunden? An die des Tieres, das dem sicheren Tod entgegentreten muss? Oder an die des Menschen, im Angesicht des Todes, immer in Lebensgefahr, der sich diesem Ritual aussetzt?

Statt die bekannte Debatte um die Legitimität des Stierkampfs explizit zu führen, setzt Serra auf eine poetisch-repetitive Annäherung, die das Geschehen weder anklagt noch verteidigt – ganz ohne Kontext, ohne Rahmung, ohne Kommentar. Seine Inszenierung betont vielmehr die ritualhafte Wiederholung der Abläufe: vom Ankleiden des Toreros in der Umkleidekabine über das konzentrierte Warten vor dem Kampf bis hin zum tödlichen Aufeinandertreffen in der Arena. Diese ständigen Wiederholungen der Kämpfe – visuell unterstützt durch eine meist statische Kamera und begrenzte Schauplätze wie Arena, Hotelzimmer oder Minibus – vermitteln eindringlich, wie sehr die Corrida eine kulturell durchformte Aufführung ist, einer

Albert Serras *Corrida-Film Tardes de soledad* ist anmutig und grausam zugleich

Sportveranstaltung dabei nicht unähnlich. Roca Rey ist der Star, um ihn herum scharen sich Zuspäher, etwa Lanzenträger, die den Stier verwunden. Die Corrida auch als ein Mannschaftssport. Serra beschränkt sich in *Tardes de soledad* auf wenige präzise gesetzte Orte – durch diese Reduktion wirkt der Film wie eine Studie: Ein streng strukturiertes, in sich geschlossenes System aus Bewegung, Stillstand und Tod wird da gezeigt, dabei dominiert Serras präzise Kontrolle über die Bildkomposition und Kameraarbeit. Er verwendet überwiegend statische Einstellungen, in denen die Kamera dem Geschehen nicht allumfassend folgt, sondern es aus der Distanz beobachtet. Oft sind die Bilder wohlkomponiert, fast wie Standbilder. Die Farbpalette ist reduziert – dominiert von erdigen Tönen, dem Gold der Torero-Kostüme und immer wieder von einem tiefen, leuchtenden Rot, das sich wie ein visueller Leitfaden durch den gesamten Film zieht. Blut, Kleidung, Tücher – alles erscheint im Rotton als Symbol für Sterblichkeit, Leidenschaft und Gewalt. Auch die Tongestaltung hat an der atmosphärischen Dichte erheblichen Anteil: Serra verzichtet auf Voice-over-Kommentare oder erklärende Zwischentexte. Stattdessen setzt er auf pointiert eingesetzte Filmmusik, insbesondere tieffrequente Klänge, die wie eine unheilvolle Untermalung wirken. Musik ist hier keine emotionale Überhöhung, sondern ein akustisches Mittel der Distanzierung, die Archaik und Gefahr der Szene signalisierend.

Um das Ritual des Stierkampfs in seiner vollen Bedeutung als immaterielles Erbe zu erfassen – und mithin Albert Serras Film einzuordnen –, ist es notwendig, den anthropologischen und kulturellen Kontext zu umreißen: Der Stierkampf – la corrida de toros – reicht tief in die Geschichte Spaniens und anderer hispanischer Kulturen zurück. Bereits in der Antike waren blutige Tierkämpfe verbreitet, doch erst im 18. Jahrhundert entwickelte sich die moderne Form der Corrida, wie sie heute in Spanien, Mexiko, Kolumbien oder Peru praktiziert wird. Dort ist sie nicht bloß ein effekthascherisches Spektakel, sondern ein Ausdrucksmedium, in dem sich Konzepte wie Männlichkeit, Mut, Ehre und Tod auf theatralische Weise verdichten. Obwohl die Corrida tief im kulturellen Selbstverständnis vieler hispanischer Gesellschaften verankert ist, bleibt eine offizielle Anerkennung international umstritten. In Spanien wurde der Stierkampf 2013 ins Nationale Verzeichnis des Immateriellen Kulturerbes aufgenommen, gilt damit als erhaltenswertes Kulturgut. Dagegen scheiterten bislang alle Versuche, ihn durch die Unesco in die internationale Liste des Weltkulturerbes aufnehmen zu lassen – zu groß ist die Kritik an der Gewalt gegenüber Tieren, die das Spektakel begleitet. Diese institutionelle Spannung – zwischen staatlich geschützter Tradition und globaler Ablehnung – verschärft sich zudem mit Blick auf die der Corrida inhärenten sozialen Funktionen: Sie bringt Gemeinschaften zusammen, sie dient als Erfahrungsraum für regionale oder nationale Identitäten zwischen Tradition und Kontinuität. In ländlichen Regionen Spaniens etwa ist sie häufig mit religiösen Festen verknüpft. Nicht selten wird der Stierkampf als Opferhandlung oder als Echo auf mythologische Ursprünge interpretiert. Aus anthropologischer Sicht kann die Corrida als modernes Überbleibsel archaischer Rituale gelesen werden, in denen der Mensch seine Dominanz über die Natur demonstriert – oder seinen eigenen Tod durch das symbolische Töten des Stieres spiegelt. Serras Film greift diese Deutung zwar nicht explizit auf, aber die strenge Wiederholung der Abläufe, die beinahe sakrale Stille vor dem Kampf und die rituellen Gesten der Toreros heben diese kulturellen Tiefenschichten auf subtile Weise ins Bewusstsein.

Im Zentrum von *Tardes de soledad* steht der 1996 in Lima geborene Andrés Roca Rey, eine der schillerndsten Figuren der zeitgenössischen Corrida. Roca Rey ist nicht nur wegen seiner technischen Fertigkeit und seiner Risikobereitschaft berühmt, sondern auch aufgrund seiner medialen Präsenz: Er ist jung, fotogen, professionell vermarktet und identifiziert sich zugleich mit der jahrhundertealten Tradition. Ist es ein Zufall, dass Serra ihn sich bekreuzigend oder das um seinen Hals hängende Kruzifix küssend zeigt? Wir sehen ihn beim Umziehen, beim Warten, in der Arena – aber wir erfahren kaum etwas über ihn als Menschen. Keine Interviews, keine Hintergründe, kein persönliches Erzählen. Diese Leerstelle ist kein Versäumnis, sondern Teil von Serras filmischer Strategie: Roca Rey wird zur Projektionsfläche, zum archetypischen Torero – und damit zum Gegenpol des Tieres, das ebenfalls nicht individualisiert, sondern als symbolische Figur erscheint.

Gerade durch diese Gleichsetzung und Abstraktion entsteht eine eigentümliche Symmetrie: Der Mensch und das Tier, beide sind gefangen in einem Ritual, das sie gleichermaßen überformt und in Rollen zwingt: als gleichwertige Kontrahenten in einem Todestanz, der von Brutalität wie von Grazie geprägt ist. Roca Rey bewegt sich wie ein Tänzer, kontrolliert jede Pose, doch der Preis dieser Eleganz ist stets das Leben des Stieres – und die permanente Bedrohung des eigenen. Serra inszeniert Roca Rey damit nicht nur als Meister der Technik, sondern als Verkörperung eines Widerspruchs: der Schönheit im Angesicht des Todes. In der Ästhetik des Todes offenbart sich so eine paradoxe Wahrheit: Die Corrida ist grausam schön – und schön in ihrer Grausamkeit. Kino, sagte Jean Cocteau, sei der Tod bei der Arbeit – selten aber geschieht dieses Zusehen mit solcher Anmut, Klarheit und Grausamkeit wie in *Tardes de soledad*. Darin liegt die besondere Kunstgeste von Albert Serra: *Tardes de soledad* ist ein verschmelzendes Erlebnis zwischen Leinwand und Kinosaal – der Film ist weniger Erzählung als vielmehr Ereignis, das sich unmittelbar im Raum zwischen Bild und Betrachter entfaltet. ●

Barthélémy Toguo, l’unité du vivant

IIII Loïc Millot



Road to Exile, à l'entrée de l'exposition

Dans le village de Vantoux, à proximité de Metz, une grande vague venue de la côte Ouest de l’Afrique a déferlé sur la galerie Nathan Chiche. Il s’agit de l’exposition *20 000 lieux sous les mers : le voyage de Barthélémy Toguo*, titre en écho à l’œuvre de Jules Verne. Soit une façon de poser un pied marin au sein d’un lieu qui en est éloigné, en pleine campagne mosellane. Il existe toutefois une certaine affinité entre l’élément maritime et l’architecture d’urgence conçue par Prouvé au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, tous deux étant par nature provisoires, changeants, éphémères.

L’embarquement vers l’horizon se fait depuis le préau, lieu propice à accueillir une œuvre monumentale, spectaculaire et incontournable. L’installation *Road to Exile* (2016) tient sur une barque de fortune, cerclée au sol de plusieurs bouteilles vides, qui sont comme autant de bouées de verre sur lesquelles elle semble flotter. Chargée jusqu’à l’excès de ballots de tissus, au point d’en éclipser toute présence humaine, sa cargaison contraste avec l’étroitesse de l’embarcation. On y pressent la catastrophe en devenir, malgré les beaux coloris qu’offrent les wax. Cette disproportion, en plus du titre explicite de l’œuvre, dit bien évidemment le parcours d’hommes, femmes et enfants quittant tout pour espérer trouver un refuge et un peu de paix sur le continent européen. On peut dès lors voir chaque objet exposé au sein de ce lieu comme les vestiges échoués d’un naufrage : des pièces éparses dont il faudrait recoller les morceaux ou les relier. Les petits hublots de l’architecture Prouvé entretiennent l’illusion d’une immersion.

Le public pénètre ensuite dans l’immensité du bleu. Un bleu qui porte le nom de l’artiste depuis la fameuse commande reçue en 2017 par la RATP pour l’aménagement de la station Château Rouge à Paris, en plein cœur du quartier cosmopolite et populaire de la Goutte d’or. « Ce bleu a été créé pour moi par la Manufacture de Sèvres, pour l’œuvre *Célébration*, la grande céramique que j’ai réalisée en 2017. C’est un bleu très original, à la fois chaud et léger, dont les différents tons se dévoilent avec l’eau, la laque, l’huile de lin ou encore l’essence de térébenthine », détaille le plasticien. C’est aussi un bleu qui ne fait l’objet d’aucun copyright, contrairement à celui de Yves Klein, et qui est en outre dépourvu de plomb. Sur les murs de la station, Toguo donne forme à des figures composites et oniriques, mi humaines mi végétales, qui s’élèvent comme des plantes, tout en verticalité. Celles-ci hantent régulièrement son œuvre.

Une pluie de gouttes bleues déposées sur les baies vitrées de l’école nous conduit ensuite vers l’espace central de l’exposition. Là, reposent diverses pièces représentatives de la pluridisciplinarité de l’artiste – céramique, sculpture, peinture, gravure principalement. Autant d’artefacts qui viennent prolonger la métaphore maritime et tout recouvrir

en chemin. Ainsi de ces porcelaines émaillées aux tons rose et bleu appartenant à la série *Balade aquatique* (2022), dont chaque exemplaire constitue une variante à partir d’une créature aquatique – poulpe, étoile de mer, poisson dont la nageoire évoque la feuille d’un arbre. Ces merveilles de la mer envahissent l’espace domestique et ses objets du quotidien (vase, saladier, etc.), anéantissant la dichotomie entre nature et culture, entre le dehors et le dedans. Ainsi tout conflue, circule, selon un principe de fluidité propre à l’élément aqueux. D’autres figures contribuent à cette immersion généralisée, telles ces sculptures imposantes de poissons – carpes et poissons-chat en bronze – qui dansent au sol autour d’une faïence réalisée à la manufacture de Sèvres. Sur cette amphore majestueuse, issue des *Chroniques du vivant* (2023) de l’artiste, on découvre des ornements faisant communiquer le vivant. Nul principe de séparation ici, tout est interdépendant : une grappe de raisin, une tête humaine dont une liane sort de la bouche afin de relier et faire tenir l’ensemble. Un motif unificateur que l’artiste déploie dans la plupart des pièces exposées : au sein de ses acryliques, où des bras humains trouvent un prolongement dans les ramures fleuries d’un arbre (*Say It Loud*, 2023), comme au sein de ses jolies gravures où les rehauts à l’aquarelle manifestent pleinement ce principe de fluidité. « Les personnages deviennent des corps mutants végétaux qui se mettent à danser, déclare Barthélémy Toguo dans *Art Press* à l’occasion de l’exposition qui lui est consacré à la Bibliothèque nationale de France. C’est une chorégraphie avec des lianes qui bougent, des feuilles qui se touchent, des corps qui se prolongent. Les fleurs sont les indices de la célébration de la vie qui a lieu dans ces œuvres, (...) la présence de l’homme dans la nature, en harmonie. Il faut respecter et protéger la planète. Quand il n’y a plus de plantes, c’est la mort. » Plaidoyer en faveur d’une unification du vivant et du vivre ensemble, l’œuvre de Toguo s’étend dans un interstice culturel, à l’image de son parcours. Né en 1967 au Cameroun, il entame une formation artistique en Côte d’Ivoire ; il quitte provisoirement le continent africain pour intégrer les Beaux-Arts de Grenoble, où il étudie pendant quatre ans auprès de Ange Leccia et Jean-Luc Vilmouth, avant de rejoindre pour deux ans l’Académie de Düsseldorf.

Depuis, Toguo a fait bien du chemin et il a fondé au Cameroun Bandjoun Station, un lieu de formation et d’exposition inauguré en 2013 pour accueillir des artistes et chercheurs du monde entier. Mais, là encore, point de séparation ni de hiérarchie entre les échelles. Ce projet se concrétise, jour après jour, en étroite complicité avec la population locale. ●

Exposition *20 000 lieux sous les mers : le voyage de Barthélémy Toguo*, jusqu’au 31 mai à la galerie Nathan Chiche à Vantoux

T
A
B
L
O

MUSIQUE



Six cordes

Avec des récompenses d’une valeur de plus de 8 000 euros, le Concours international de guitare classique est particulièrement bien doté, surtout qu’il s’adresse aux étudiants et aux jeunes professionnels (nés après 1993). Sur les 32 candidats, neuf demi-finalistes seront jugés ce weekend dans le cadre du Festival de guitare de Luxembourg. Pour sa quatrième édition, le festival invite le duo brésilien Odair et Sergio Assad (photo: Susanne Diesner). Depuis soixante ans, ces frères placent la barre très haut dans l’interprétation pour deux guitares. Ils forment un duo impressionnant de virtuosité, en totale osmose, dans un répertoire exceptionnel : œuvres écrites pour deux guitares, transcriptions et arrangements. Sur la scène de la Philharmonie, le 17 mai, ils interpréteront des pièces de Piazzolla, Villa-Lobos et Gismonti, ainsi que des compositions personnelles. Le lendemain, Odair Assad donnera une masterclass ouverte aux auditeurs. Parmi les autres événements du festival figurent une conférence et un atelier sur la lutherie, une exposition de guitares, une répétition publique d’un orchestre de guitares, des masterclasses et une formation continue pour enseignants de musique. [guitarfestival.lu](#). FC

ARCHIV

Dissertation aufgetaucht

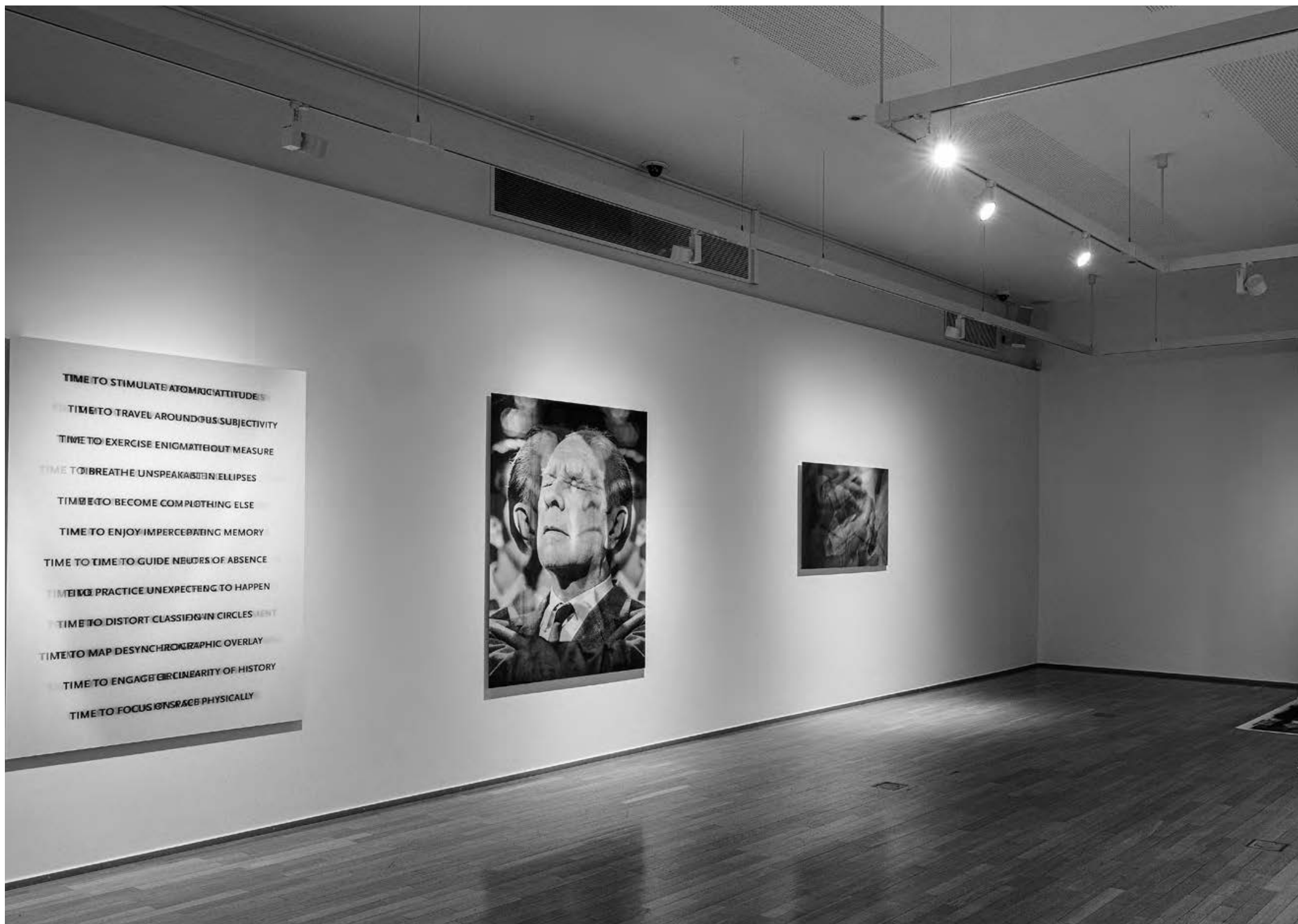
Im Januar zeigte sich der Pirat Sven Clement verwundert: Prinzessin Claire habe im Jahr 2017 eine Doktorarbeit vorgelegt, diese sei jedoch ausschließlich in der Bibliothek der Universität Regina Apostolorum in Rom hinterlegt worden. In diesem Zusammenhang wollte er in einer parlamentarischen Anfrage wissen, ob die Dissertation mit öffentlichen Geldern gefördert wurde – und falls ja, ob ihre Veröffentlichung nicht auch in Luxemburg hätte archiviert werden müssen. Der sperrige Titel der Dissertation, übersetzt aus dem Englischen, lautet: „Eine bioethische Analyse des Stellenwerts der Zustimmung bei der Organspende unter besonderer Berücksichtigung der Vereinigten Staaten, Deutschlands

und Österreichs“, und entstand an der Fakultät für Bioethik. Clements erste Anfrage wurde als „zu persönlich“ und „unzulässig“ abgelehnt. Nachdem er sie umformuliert hatte, antwortete Premierminister Luc Frieden, Promotionsarbeiten, die an ausländischen Universitäten abgeschlossen wurden, müssten nicht in der Nationalbibliothek hinterlegt werden. Es handele sich um „private Aktivitäten eines Mitglieds der großherzoglichen Familie, über die die Regierung keine Befugnisse hat“. Steuergelder seien hierfür nicht geflossen. Allerdings ist die Abschlussarbeit, für die Claire de Nassau der Dokortitel verliehen wurde, vor wenigen Wochen in der Nationalbibliothek (BNL) aufgetaucht und kann dort vor Ort eingesehen werden. Auf Nachfrage erklärte BNL-Direktor Claude Conter, man habe die Arbeit bereits vor einiger Zeit erwerben wollen, doch die zuständige Universität sei dem nicht nachgekommen. „Als das öffentliche Interesse an der Arbeit in den vergangenen Monaten stieg, haben wir erneut angefragt und konnten schließlich ein Exemplar kaufen“, sagt Conter. Dem Journalisten Jochen Zenthöfer liegt die Dissertation bereits seit 2024 als PDF-Datei vor. In einem Artikel im *Wort* schreibt er, die Ehefrau von Prinz Félix plädiere dafür, dass die Öffentlichkeit stärker für ihre Optionen im Bereich der Organspende sensibilisiert werde. Prinzessin Claires Fazit lautet: „Das Misstrauen muss beseitigt werden; nur dann können die Spendenquoten verbessert und damit Leben gerettet werden.“ SM

AUDIOVISUEL

Douze projets soutenus

Pour sa deuxième session de l’année, le Comité de sélection du Film Fund (composé de Meinolf Zurhorst, président, Gabriele Röthemeyer, Noemi Ferrer Schwenk, Sarah Bamberg et Guy Daleiden) a retenu douze projets sur les trente présentés. L’écriture ou le développement des longs-métrages de Ian De Toffoli (*Tiamat*) et de Jonathan Becker (*Une belle opportunité*) se voient attribuer chacun 60 000 euros, tandis que le projet XR de May Abdalla, Barry Gene Murphy (*Amorphous*) reçoit 45 000 euros. En production, deux films de réalisateurs luxembourgeois sont soutenus, le film d’animation *Arvil*, *The little Falcon* de Marco Serafini et Aline Salvi (trois millions d’euros) et le court-métrage d’Alexandre Bordier, *Foudre* (150 000 euros). Par ailleurs, Le comédien français Guillaume Gallienne signe le dessin animé *Cyrano*, coproduit par Melusine Studio (1,5 million). On relèvera encore *Déchainée* de Valérie Müller pour lequel Bidibul reçoit un million d’euros ou la série d’horreur *Portuguese Psychopaths* coproduite par Wild Fang Films (395 972 euros). Au total, 7,2 millions d’euros d’aide ont été attribués. FC



L'insaisissable saisi

III Marianne Brausch

La photographie contemporaine et ce qu'elle doit aux techniques. À voir au Ratskeller

Pourquoi les artistes photographes ne se limitent-ils pas à réaliser des portraits, des paysages, des ambiances d'intérieurs, pour ne nommer que quelques aspects classiques et aimés des amateurs ? Pourquoi repensent-ils la photographie, un travail aussi intellectuel que technique ? Après les éditions de 2021 et 2023, consacrées à la nature et à l'identité individuelle, l'European Month of Photography (EMoP) s'intitule cette année *Rethinking Photography – Presence-Absence, Visible-Invisible*. Ce troisième volet, poussé jusqu'à l'abstraction, est un manifeste des artistes photographes et multimédias, contre le « fake » dont les technologies et récemment l'intelligence artificielle nous inondent.

Internet notamment permet ces utilisations et usages, ainsi que leur grande circulation dans un monde du paraître et de la crédulité. Ils saturent les yeux et les cerveaux. Mais ce sont des images furtives aussi vite oubliées et disparues qu'apparues, mensongères et manipulatrice. À l'inverse, la première exposition que nous avons visitée au Ratskeller du Cercle Cité, témoigne des recherches artistiques et de l'engagement sociétal des artistes photographes. Nous commencerons avec le portrait de l'écrivain argentin Jorge Luis Borges (1899-1986).

Borges était bibliothécaire à la bibliothèque nationale de Buenos-Aires, malgré sa cécité. Ce portrait, *Blind Memory (The Eyes of the Tiger)*, retravaillé en photographie lenticulaire en 2012 par l'artiste Marco Godhino, d'après la prise de vue de Borges originale réalisée par Eduardo Comesaña en 1969, vaut pour les notions en sous-titre de la manifestation : *Présence-Absence, Visible-Invisible*. Il y a ce que l'on voit, le profil droit et le profil gauche de Borges et ce que le spectateur ne voit pas, bien qu'il voie sur le visage de face de Borges, le troisième œil. Sans lui attribuer, ainsi qu'aux photographes artistes et aux artistes plasticiens des qualité divinatoires, on parlera d'une sensibilité que l'on ne peut montrer de manière plus poétique que Marco Godhino.

Rethinking Photography – Presence-Absence, Visible-Invisible. À la limite de l'entre-deux identitaire, culturel et politique, c'est cela. Et ce que montre Paulo Simão (né à Santarem au Portugal en 1973), avec sa série de piédestaux sans statues. Une pratique que l'on a pu récemment constater dans la réalité avec la révision de l'action du « héros » occidental dont la « grandeur » s'est effacée devant ses actes considérés comme préda-

teurs des peuples exploités. En l'occurrence ici, en Amérique, Paulo Simão avec *Erased* (2021), a manipulé des images de la Bibliothèque du Congrès américain. Tout en gardant leur aspect classique – vue frontale, noir et blanc – Paulo Simão a non seulement ôté l'œuvre statuaire mais donne à la légende la valeur de la disparition (par exemple *Erased Statue Of Liberty, Erased Abraham Lincoln Statue*). Il crée ainsi des monuments à l'histoire et à la mémoire collective et questionne le travail politique des œuvres dans l'espace public. Même si ce mode opératoire de l'effacement renvoie à une des premières œuvres historiques de Robert Rauschenberg (1925-2008) *Erased de Kooning Drawing 1953*, connue comme étant à l'origine du travail de Paulo Simão, elle est peut-être moins pertinente dans le contexte de l'EMoP.

On peut regretter que des cartels et de courts textes explicatifs soient absents des murs du Cercle Cité. Le travail technique, artistique et de « résistance » est l'essence-même de l'exposition. On peut certes se doter d'un plan des salles, d'un court texte explicatif des travaux et des biographies des artistes. Mais le visiteur lambda – et sans doute le Cercle Cité sera-t-il visité par beaucoup entrés par

hasard dans un lieu très fréquenté de la ville – ressortira sinon vite fait, du moins sans avoir été ni touché ni intéressé.

Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'ici, l'art ne parle qu'à ceux qui connaissent l'art. Mais la connaissance de la photographie contemporaine, comme de toutes les formes de l'art contemporain s'apprend en donnant les moyens de rentrer dans le sujet. C'est un apprentissage comme celui de toute autre forme de discipline.

On comprendrait mieux l'esthétique abstraite de Raisan Hammeed, artiste germano-irakien, né à Mossoul en 1991. Ses œuvres montrées au Ratskeller, sont un travail de mémoire, utilisant Google Streetview et un outil thermographique, qui montre, telle une pellicule photographique brûlée, Mossoul détruite par la guerre. Ses impressions pigmentaires sur textile de la série *Embers of Narratives* (2003-2025) procurent une impression physique de la destruction via la technicité photographique. Ne pas le savoir n'est pas seulement une lacune, mais empêche la compréhension de l'œuvre, laquelle s'apparente aux procédés de la guerre contemporaine à distance avec les drones.

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Gedenken an Gaza

IIII Michèle Thoma

Alles ist platt und wir dann auch. Wer hätte das gedacht wer hätte denn das gedacht! Dass er tut was er sagt. Es war alles gesagt worden, wer kann denn ahnen, dass? Dass einer tut was er sagt. Der Mann mit dem niedlichen Quietschentennamen. Da sind wir aber verblüfft.

Es war kein Bluff. Alles platt. Plattgemacht. Manches geht wie von selbst. Fliegt in die Luft. Menschen flogen in die Luft durch die Luft wir beobachteten sie im Video wie es Menschen regnete in Echtzeit. Nur ein paar, keine Massen, nur ein paar Kollateralschädlinge, die nach einem Hochgewirbelwerden seltsam sanft dem Himmel aus dem Schoß fielen.

Gazam delendam est, lautete das Gebet, der Fluch, die Floskel, der Beschwörungsspruch, und immer noch ist dieses Gaza nicht weg vom Fenster. Immer noch vermasselt es die Aussicht. Die ist doch so schön. Wäre. Das Meer. Die Traumstrände. Was man da bauen könnte. Aufbauen. Investieren. Ein Eldorado. Trump träumte. Wenn die nicht wären. Weil. Da bewegt sich noch was. Hin und her und her und hin und von Norden nach Süden und zurück. From the river to the sea, psst, nicht sagen! Nicht zu sagen wagen. Nicht laut schreien, auf den Straßen Europas! Das könnt ihr in Gaza tun. Schreit sowieso zum Himmel, Gaza.

Auch wenn die Welt, oder das, was sich dafür hält, es rücksichtsvoll totschweigt. Allenfalls gepflegt drüber plappert. Gibt ja kaum noch Journalist/innen, die aus Gaza berichten. Totgebombt. Totgeschossen. Nur der Papst hat noch angerufen, ein treuer Angehöriger, Tag für Tag. Dann nicht mehr.

Und plötzlich, auf einmal, gibt es Stimmen die sich erheben, zaghaft aber doch. Jetzt,

Nie wieder. Ist das ein exklusives Label? Wird es immer nur für die Einen gelten, die das Leiden für immer zu den Einzigen macht?

wo die Ankündigungen nur so niederprasseln. Wo der Mann mit dem Quietschentennamen die Eroberung des Gazastreifens verkündet. „Eroberung“, schreiben die Zeitungen, schamhaft unter Anführungszeichen, klingt wohl unzeitgemäß für eine vielgerühmte Westliche-Werte-Demokratie. In ein steriles Gebiet sollen die Menschen jetzt, dort will er sie vor ihm schützen. Und plötzlich, auf einmal, mehren sich die Stimmen die zweifeln und bedenken und sie werden lauter.

Und überall sind plötzlich die Bilder. In den sozialen Medien tauchen sie auf, Fotos von fröhlichen Kindern die dann eingepackt in einem Body-Bag, was besser klingt als Leichensack, auf einem Betonboden liegen. Das Kind Hind, von dem wir wissen, dass es Stunden lang weinend auf seine Hinrichtung wartet, alleine in einem Auto neben seiner toten Familie, wie so viele kleine Mädchen stolz im rosa

Kleid. Und war es eine Hinrichtung, war sie nicht einfach nur ein Kollateralschaden? Wie 50 000 andere? Oder ein Tötungsopfer? Wie wir jedes Wort in diesem Vernichtungskrieg auf die Wortwaage legen, nur kein falsches Wort, wo Zehntausende richtig tot sind. Der Junge mit dem nackten Oberkörper ohne Arme, der uns ansieht ohne uns anzusehen, mit einem Blick jenseits allen Schmerzes, einem Blick dem wir nicht mehr entrinnen werden. Dieser Knaben-Torso, dieses ikonische Bild ist ein gefährliches Bild. Es wird nicht wegzudenken sein.

Während wir hier gedenken. Gemütlich. Gepflegt. Während wir hier gedenken in unserm Gedenkgehege. Schön eingefriedet, der Frieden. Mit feierlicher Musik, bewegenden Reden, man weiß wo man steht, auf der richtigen Seite, wo sonst? Wie schön einig wir uns sind. Wie schön gemeinig. Ein Gedenkreservat, in dem die Guten sich gut vorkommen und die Nachkommen der Bösen ihre Mea Culpa Routine absolvieren, schön eingewaschen strahlen alle einander an. Europas Rechte kommen mit Kippa. Alles ist gut! Super in Yad Vashem!

Vor achtzig Jahren. Vom Übel befreit. Vom Bösen. Nie wieder. Ist das ein exklusives Label? Wird es für immer nur für die Einen gelten, die das Leiden für immer zu den Einzigen macht?

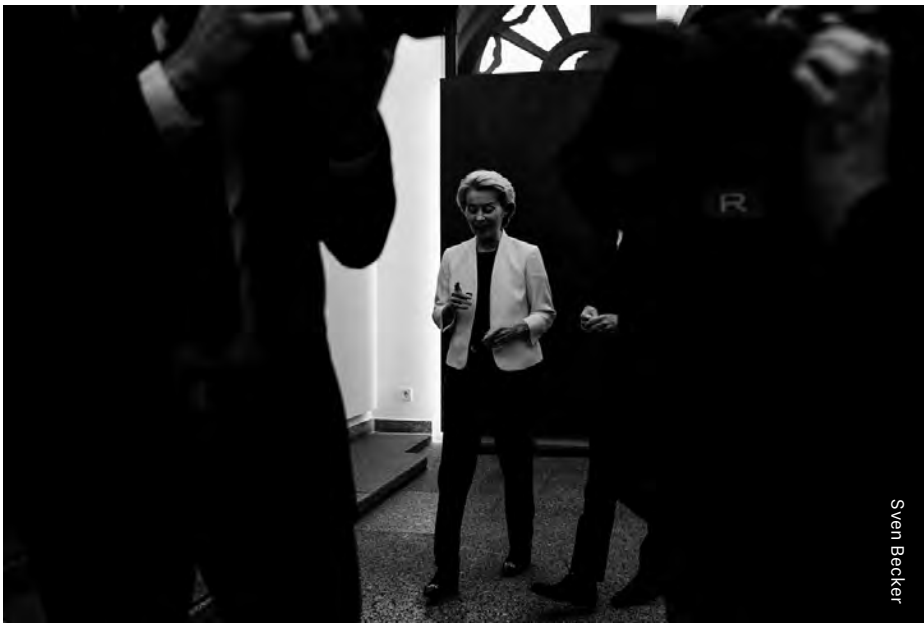
Kinder, die sich um Essen reißen, Kinder die vor einem leeren Fressnapf kauern, die Kinder von Gaza, die Krüppel von Gaza, die Kinderkrüppel von Gaza. Die Gespenster von Gaza. Sie sind plötzlich da, sie gehen nicht mehr weg. Und wenn sie alle nicht mehr da sind, gehen sie erst recht nicht mehr weg. Nie mehr. ●

D’GEDICHT VUN DER WOCH

Europadag

IIII Jacques Drescher

„Wenn die das anführen, dann als Erpressung und aus Rechthaberei.“ (Peter Handke iwwert europäisch Wäerter, ORF, 03.03. 2016)



Europadag – wéi helleg!
Et ass den neie Glaf.
D’Kapell, déi steet zu Bréissel;
Si brauch emol kee Paf.

Wéi helleg sinn hir Wäerter,
Wéi héich ass hir Moral!
Si sinn hir Waff. – Am Gaza,
Do ass all Schold egal.

Europa wier e Projet
Fir Fridden, net fir Krich.
Si gleewen un hir Ligen.
Si gleewen? – Moie Misch!

Si gleewen näischt, si gleewen
Un d’Geld, an net u Gott.
Europadag – wéi helleg!
E Feierdag – wéi flott!

Sven Becker

Rethinking Photography, Presence-Absence, Visible-Invisible, à voir jusqu’au 29 juin au Ratskeller du Cercle Cité à Luxembourg.

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 11 européenne restreinte
Type de marché : Services

Date limite de remise des plis :
13.06.2025 16.00 heures

Intitulé :
Appel à candidatures pour la conception et la réalisation d'œuvres d'art pour l'École nationale de santé du Luxembourg et hall de sports Logopédie à Strassen (phase candidature)

Description :

- Le présent appel a pour objet la conception et la réalisation d'une ou de plusieurs œuvres artistiques à intégrer sur le site. La procédure comporte deux phases distinctes :
 - Une 1^{ère} phase avec un appel de candidature et une procédure de sélection de candidats ;
 - Une 2^e phase d'offre.

Conditions d'obtention du dossier :
Les renseignements et conditions nécessaires à la remise d'une candidature peuvent être consultés via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu). La remise électronique est obligatoire.

Réception des plis :
Les dossiers de candidature sont obligatoirement et exclusivement à remettre avant la date limite du 13.06.2025 à 16.00 heures via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu). Seuls les dossiers conformes et complets, contenant la fiche de candidature avec la motivation artistique et le DUME, sont pris en considération.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501130

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
06.06.2025 10.00 heures

Intitulé :
Fourniture et pose d'une structure temporaire pour l'hébergement temporaire d'un cabinet médical à exécuter dans l'intérêt de l'ONA, foyer d'accueil pour DPI à Bollendorf-Pont, déconstruction de l'Hôtel André et nouvelle construction.

Description :

- Le présent projet consiste en la fourniture et pose de conteneurs pour la mise en place d'un cabinet médical pendant la durée de construction d'une structure DPI à Bollendorf-Pont :
La durée des travaux est de 40 jours ouvrables, à débuter au 4^e trimestre 2025.

Critères de sélection :
Toutes les conditions de participation sont indiquées dans les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission peuvent être retirés via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement et exclusivement à remettre via le Portail des marchés publics avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501079

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Fournitures

Date limite de remise des plis :
24.06.2025 10.00 heures

Intitulé :
Fourniture de mobiliers mobiles à exécuter dans l'intérêt des infrastructures d'accueil pour enfants et jeunes à Pétange, pouponnière et infrastructures communes MEP1 – Site Batty Weber.

Description :

- Mobiliers mobiles divers (+/- 1400 pcs) : lits (bébé, enfant, adulte), armoires, bureaux, chaises, fauteuils, divans, tables, étagères, casiers.
La durée des fournitures est de 60 jours ouvrables, (y compris les prises des mesures, la réalisation de plans, la fabrication et la pose), en différentes phases (non consécutives) à débuter le 1^{er} trimestre 2026. Les travaux sont adjugés à prix unitaires.

Critères de sélection :
Toutes les conditions de participation sont indiquées dans les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission peuvent être retirés via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement et exclusivement à remettre via le Portail des marchés publics avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501141

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Services

Date limite de remise des plis :
11.06.2025 10.00 heures

Intitulé :
Assurance « Tous Risques Chantier » à exécuter dans l'intérêt du Domaine Thermal Mondorf, rénovation et mise en conformité.

Description :

- Le présent marché porte sur l'attribution d'une police d'assurance Tous Risques Chantier dans le cadre de la rénovation et de la mise en conformité du domaine thermal de Mondorf-les-Bains.
La durée des services est de 66 mois, à débuter le 1^{er} septembre 2025. Les services sont adjugés à prix unitaires.

Critères de sélection :
Toutes les conditions de participation sont indiquées dans les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission peuvent être retirés via le Portail des marchés publics (www.pmp.lu).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement et exclusivement à remettre via le portail des marchés publics avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501164

SNHBM

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
06.06.2025 10.00 heures

Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck L-1852 Luxembourg
Intitulé :
N° 3327_façades, réf. NI4-1

Description :

- L'exécution des travaux de façades de 8 maisons unifamiliales à Niederanven.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.

Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures

N°. avis complet sur pmp.lu :
2501134

d’Lëtzebuerger Land, régie publicitaire

... Et votre annonce fait





Contact :

Zoubida Belgacem
+352 48 57 57 32
zbelgacem@land.lu

Audiatur et altera pars

IIII Lucien Kayser

Des témoignages, de part et d'autre, pour comprendre la Palestine et se rendre compte d'une paix quasi impossible

On n'a jamais été informés de façon plus abondante, de manière plus percutante. Et les réactions sur les réseaux sociaux d'aller dans un même sens excessif. Bien sûr, l'horreur du 7-October ne pouvait pas ne pas provoquer de choc, même au plus lointain, de traumatisme, au plus près. Seulement, rien ne doit être pris hors de son contexte, et l'émotion la plus vive et la plus légitime, il lui faut faire place à un moment à la réflexion. Malgré l'indécence qu'on peut ressentir à souper les morts des deux côtés. Seule une perte de mémoire, une vision découpée, conduisent à une prise de position unilatérale, ou pire, une mauvaise foi, un parti pris.

De Gaulle, dès 1967, avait vu l'engrenage inévitable : occupation, oppression, répression, expulsions, résistance qualifiée très vite de terrorisme. Aujourd'hui, les hommes politiques, les commentateurs, se souviennent-ils de l'hôtel King David ? Il faut noter en passant que si la qualification de terrorisme, de nos jours, est utilisée pour tout emploi de violence visant à ébranler l'ordre établi, elle a son origine dans la Terreur (et là on met une majuscule) exercée par un régime même ; il existe toujours des États, à chacun de faire sa liste, qui poursuivent cette tradition.

Le conflit du Moyen Orient, ou conflit israélo-palestinien, il ne faut pas en parler à la légère, en méconnaissance de cause, sans une remontée dans le temps, plus d'un siècle même. Et plus particulièrement depuis la création justement de l'État d'Israël, l'expulsion des populations palestiniennes, avec la Nakba (tant soit peu de savoir-vivre ou de tact interdirait par exemple à tel promoteur immobilier d'évoquer une Riviera sur le territoire de Gaza). Passons, les ouvrages existent pour s'informer, un hors-série du *Monde* par exemple, quarantes cartes pour comprendre le conflit, ou l'enquête graphique, *Comprendre la Palestine* d'Alizée De Pin et de Xavier Guignard (éditions Les Arènes).

Pour la suite, restons dans le présent, il sera question de deux livres on ne peut plus opposés, mais qui renvoient l'un à l'autre avec force. Le premier, *Les portes de Gaza*



Banksy est passé à Bethléem

Voilà deux écritures, l'une réparatrice sans doute, l'autre salvatrice. Reste l'espoir, l'attrait de l'utopie

(Christian Bourgois Éditeur), est l'œuvre d'un témoin direct du 7-October, Amir Tibon, journaliste au quotidien *Haa-retz*, vivant dans le kibboutz Nahal Oz, tout à côté, moins d'un kilomètre, de la bande de Gaza. Lui et sa famille ont eu la vie sauve, ils ont passé les heures terribles dans la pièce sécurisée de leur maison. L'autre livre, *Je suis ma liberté* (Gallimard, collection Du monde entier), a pour auteur un prisonnier palestinien, Nasser Abu Srou, incarcéré à perpétuité dans les geôles israéliennes, depuis une trentaine d'années. Il a été condamné pour sa participation au meurtre d'un officier des services de renseignement israéliens au cours de la première Intifada, des aveux auraient été faits sous la torture. Il aurait peut-être été libéré dans un échange avec des otages, si Netanyahu n'avait pas rompu la trêve au mois de mars dernier.

Le livre d'Amir Tibon porte d'abord des années en arrière, en 1956, avec un discours de Moshe Dayan dans le kibboutz en hommage à un habitant assassiné par les Palestiniens, mais le chef israélien d'affirmer que la source de la violence n'est pas à rechercher parmi « les Arabes de Gaza, mais en notre propre sein ». En conclusion, l'auteur y revient, pour constater qu'il n'existe plus de leaders, nulle part, « rem-

placés par des psychopathes et des hommes égocentriques ». Entre ces deux passages, il y a le récit poignant de la terrible journée de l'attaque du Hamas, avec cette seule obsession, rester calmes pour survivre. « Les portes de Gaza pèsent encore sur notre pays... », Amir Tibon reconnaît ne pas avoir voulu écrire ce livre, il s'y est résolu, pour faire connaître l'histoire de Nahal Oz, et au-delà donner un éclairage si juste à tant d'égards.

S'il faut absolument trouver quoi que ce soit de commun aux deux livres, ce sera la désillusion des auteurs envers leurs propres dirigeants. Mais le récit de Nasser Abu Srou, et c'est son intérêt indéniable, est celui d'un destin personnel, comme indiqué d'emblée par l'emploi de la première personne dans le titre, à la teneur très sartrienne. Oui, cet homme né dans un camp de réfugiés, est resté libre dans son emprisonnement, dans ce qu'il appelle « l'histoire d'un mur », celui, même au fil des prisons, auquel il a fait face, et dont il s'est fait la voix. Un destin personnel lié à celui d'un peuple, d'un pays, auxquels il s'élargit sans cesse, on nous apprend que les Bédouins puisent dans un lexique infini pour décrire le désert. Et Nasser Abu Srou, dans une deuxième partie du récit, dans et contre « l'étroitesse des lieux » nous touche d'autant plus profondément avec un lyrisme de très belle envolée par son amour impossible, dans les circonstances qu'on sait, pour une jeune femme avocate.

Voilà deux écritures, l'une réparatrice sans doute, l'autre salvatrice. Et l'espoir, demandera-t-on. Terrible paradoxe qu'il ait fallu le 7-October pour que la solution des deux États réapparaisse sur le devant de la scène géopolitique. Alors que tout a toujours été fait, depuis des décennies, à part le moment d'Oslo, par la lâcheté des uns (et de la communauté internationale) et le jusqu'au-boutisme des autres (et une colonisation effrénée), pour l'éliminer. On semble se décider enfin à reconnaître cet État palestinien (bien que morcelé, émietté, dévasté). Une lueur, il restera l'attrait de l'utopie, d'un État binational, avec ses valeurs humaniste et pacifiste. ●



Découvrez chaque vendredi ce qui fait bouger le pays. Sur papier et en digital. 1 euro pendant un mois. Faites le test.

yren@land.lu
(+352) 48 57 57 . 1



S

T

|

L

Classe à part

IIII Cyril B

Depuis le 7 mai, la LUGA transforme Luxembourg en jardin urbain. Alphonse Allais proposait de mettre les villes à la campagne, là où l'air est plus pur. On y est presque. Un jardin urbain, c'est un beau paradoxe. De la même façon, on devrait donner cours aux enfants pendant les vacances, quand ils sont bien reposés.

D'ailleurs, la saison est également propice aux voyages de classe. Ils fleurissent au dernier trimestre comme le muguet, et permettent aux jeunes de découvrir les auberges de jeunesse du pays, les sentiers du Mullerthal, ou, pour ceux dont les professeurs sont plus téméraires, la Mer du Nord, les Ardennes, les Vosges, voire des destinations plus éloignées que certaines écoles ou lycées mettent en avant lors de leurs journées portes ouvertes.

Nous laisserons probablement à nos enfants un monde avec plus de guerres et d'injustices que

celui dans lequel nous sommes nés, un monde dominé par les algorithmes qui transforment nos prochains en profils ou en produits, un monde où il a fallu attacher les bouchons aux bouteilles en plastique, mais nous avons aussi su maintenir et développer certaines traditions qui permettent de garder foi en l'humanité. Parmi ces expériences qui forment un socle commun, aussi sûrement que les rites de passage ou les scarifications rituelles consacrent l'appartenance à la tribu, le voyage scolaire doit se classer au niveau de la boum d'anniversaire ou du partage de repas à la cantine : largement dans le top 10.

Quel que soit l'âge des élèves, le prétexte éducatif ou les activités officiellement prévues, quelle que soit la durée du séjour ou la destination, l'important réside dans l'opportunité d'innombrables découvertes. Premièrement, c'est l'occasion de constater qu'être en retard sur quelque chose d'essentiel (le programme

scolaire) ne doit pas empêcher de consacrer des journées entières à d'autres activités, surtout si elles semblent complètement superflues. Quelle meilleure leçon de vie pour se préparer à affronter sereinement, plus tard, les dures réalités du quotidien, un travail prenant, des demandes incessantes et toutes plus urgentes les unes que les autres, sans parler de la perspective de devoir remplir une déclaration d'impôts ou de payer des factures dès réception ?

C'est aussi l'occasion d'expérimenter la vie en groupe, pour ceux qui avaient jusqu'alors échappé aux camps scouts ou aux équipes de rugby : Les épreuves dignes de Koh-Lanta commencent dans le bus avec le copain qui ronfle et se poursuivent dans le dortoir avec celui dont les pieds dégagent une pugnace odeur de Kachkéis. Elles continuent, pour les plus assidus, par des épisodes de découverte de la nature humaine, au sens large, qui ne contribuent pas aux nuits apaisées des accompagnateurs à qui hommage ne sera jamais suffisamment rendu pour l'abnégation avec laquelle, pour certains, ils seront allés chaque année revivre la même expérience.

Le fait que leurs professeurs soient des êtres humains dotés d'une vie après la fin des cours n'est pas le dernier apprentissage que feront

les enfants. Avec un peu de chance, ils réaliseront également que les lits et le ménage ne sont pas automatiquement faits, que leur linge ne se lave pas tout seul, qu'on peut loger ailleurs que dans un Airbnb et peut-être même que leurs parents leur manquent. Ils sauront gré aux nouvelles technologies d'avoir remplacé le calvaire de la carte postale à écrire par la publication d'un selfie et un petit message adressé à leurs géniteurs (et contributeurs aux frais divers).

S'il fallait une dernière preuve des bienfaits de l'expérience, on pourra constater qu'elle trouve une prolongation toute naturelle dans le monde professionnel. Les team-buildings, after-works et autres away-day, selon la novlangue consacrée, en sont les avatars nécessaires pour se rappeler que les collègues ne sont pas que des adresses électroniques ou des noms sur des formulaires, mais qu'ils disposent aussi de « compétences » autres que celles de réaliser des présentations PowerPoint. Quant aux injonctions à « sortir de sa zone de confort », tant qu'il ne s'agit pas d'en sortir par un saut en parachute ou par une descente en rappel, tout peut se discuter, surtout autour d'une bière.. ●



Les rassemblements, comme les voyages, forment la jeunesse

L'ENDROIT

La Cristallerie

Après des années de pause au service minimum, le restaurant gastronomique de l'hôtel Le Place d'Armes retrouve de l'allant avec une



nouvelle équipe, une cuisine de haut vol et un service au cordeau. Le cadre n'a pas changé, toujours aussi chic et feutré, avec ses vitraux et ses boiseries de style art nouveau. Nappage amidonné, verrerie étincelante, tables espacées : les codes du luxe sont respectés. La nouvelle page s'écrit sous la houlette des chefs Dominik Ambros et Milan Brée : un Allemand expérimenté et un jeune Breton. De quoi marier terre et mer, tradition et modernité. Les menus (trois,

cinq ou sept services, entre 79 et 159 euros), font la part belle aux classiques français agrémentés de multiples influences internationales, avec une attention au *sourcing* des produits (le miel de la Sûre, les asperges allemandes, le turbot breton, le bœuf Simmenthal de la Maison Bello). Le service, mené par le directeur du restaurant, Mathieu Brébion, sied à ce type d'établissement avec ce que cela comporte de théâtral et grandiloquent. FC

L'ENDROIT

Thé Râ Pie



Passé le jeu de mot un peu bancal de son nom, cet écrin japonais en plein centre de Luxembourg a de quoi séduire.

Tout y est travaillé pour extraire le client du tumulte quotidien. Le cadre nous plonge déjà au Japon, avec une partie où on s'assied sans chaussures sur des coussins. Le midi, le menu est composé de cinq petits plats. Inspiré de la cuisine des moines bouddhistes, il propose des recettes simples et végétariennes. La patronne, Samira Maaoui, passionnée de Japon, fait preuve de pédagogie pour expliquer la philosophie de cette cuisine qui « répond à des principes d'équilibre : des couleurs, des saveurs et des modes de préparation ». Ce

repas se déguste lentement en pleine conscience pour en déceler les saveurs. On termine avec un wagashi, pâtisserie traditionnelle sculptée. Une recherche est menée pour trouver des thés d'exception, servis à plusieurs températures et durées d'infusion. Le soir, on cassera sa tirelire pour un menu shabu-shabu, une sorte de fondue japonaise au bœuf wagyu (80 euros pour 100 g), au poisson ou végétarienne. FC